

**REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE**

وزارة التعليم العالي والبحث  
العلمي

**Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique**

جامعة سعيدة – د. الطاهر مولاي –

Université Saïda– Dr Tahar Moulay –

Faculté des langues



## **Mémoire De Master**

En vue de l'obtention du **Diplôme de Master en langue Française**

**Spécialité :** Sciences du langage

**Intitulé :**

**Analyse critique de discours de Kamel Daoud en rapport la  
révolution algérienne**

**Réalisé et présenté par :**

Mokhtari Khittem

**Sous la direction de :**

M. OUALI Salim

**Devant le jury composé de :**

M. Laroussi Ali (examineur) \ M. Ouardi Brahim (directeur)

**Année universitaire :** 2024-2025

# Remerciement

Je remercie Dieu le tout-puissant de m'avoir donné la volonté et le courage pour accomplir ce travail. Ma pensée va tout d'abord à mon très patient directeur de mémoire OUALI SALIM pour son encadrement pédagogique et scientifique, j'ai pu bénéficier de ses remarques, de ses critiques et de ses suggestions pour mener mon travail à bien.

J'adresse ma gratitude aux membres de jury, qui ont eu la patience de lire mon travail de recherche.

Je remercie énormément ma famille, mes amies, et mes camarades qui m'ont encouragé.

# Dédicace

Je dédie mon travail à la recherche

## **Résumé**

Ce travail examine de quelle manière Kamel Daoud questionne la mémoire officielle de la Révolution algérienne à travers une parole critique et personnelle. En se basant sur trois conférences, il s'agit de démontrer comment l'auteur, grâce à des stratégies discursives déconstruit les récits dominants afin de proposer une interprétation plus nuancée de l'histoire. L'étude utilise une méthode d'analyse du discours et se divise en deux sections : un cadre théorique, suivi d'une analyse linguistique et pragmatique du corpus. L'objectif est d'identifier comment un intellectuel engagé peut participer à la redéfinition de la mémoire collective dans un contexte postcolonial.

**Mots clés** : Kamel Daoud, discours critique, Révolution algérienne, doxa, interdiscours, contre-discours, analyse du discours, isotopies, subjectivité, identité postcoloniale, idéologie, histoire et récit, énonciation, manipulation symbolique, déconstruction des mythes.

## **Abstract**

This study analyzes how Kamal Daoud questions the official memory of the Algerian Revolution through a critical and personal discourse. Based on three conferences, the goal is to show how the author, using strategies to offer a more nuanced reading of history. The approach is based on discourse analysis and is divided into two parts: a theoretical framework and a linguistic and argumentative analysis of the corpus. The aim is to understand how an engaged intellectual can contribute to redefining collective memory in a postcolonial context.

**Keywords** : Kamel Daoud; Critical discourse; Algerian Revolution; Interdiscourse; Counter-discourse; Discourse analysis; Isotopies; Subjectivity; Postcolonial identity; Ideology; History and narrative; Enunciation; Symbolic manipulation; Myth deconstruction

Table des matières	
Remerciement	
Dédicace	
Résumé	
Introduction général.....	
Partie théorique .....	
Introduction.....	13
1 La définition de l'analyse de discours.....	14
2 L'analyse critique du discours .....	15
3 Les principes d'analyse critique de discours .....	16
3.1 Les outils d'analyse critique du discours.....	16
3.2 Avantages de l'analyse critique du discours .....	17
4 La théorie énonciative .....	17
4.1 Enonciation .....	18
4.1.1 L'énoncé ancré dans la situation.....	18
4.1.2 L'énoncé non ancré dans la situation .....	19
4.2 L'énoncé .....	19
4.3 La situation d'énonciation .....	19
4.4 Les marques de la subjectivité .....	21
5 Les signes énonciatifs .....	21
5.1 Les déictiques .....	21
5.1.1 Les indices personnels .....	21
5.1.2 Les indices spatiaux .....	22
6 Enonciation et analyse du discours .....	22
7 L'analyse à plusieurs niveaux : .....	23
7.1 Le niveau micro.....	23
7.2 Le niveau méso .....	24
7.3 Le niveau macro .....	24
7.4 Une articulation nécessaire des trois niveaux .....	24
8 Les isotopies et oppositions sémantiques .....	25
8.1 Définition et origine du concept.....	25
8.2 Fonction dans le discours.....	25

8.3	Analyse critique et enjeux idéologiques .....	25
8.4	Outils méthodologiques .....	26
9	La pragmatique et les actes de langage .....	27
9.1	Acte locutoire .....	28
9.2	Acte illocutoire .....	28
9.3	Acte perlocutoire .....	28
9.3.1	L'explicite .....	28
9.3.2	L'implicite .....	29
10	Les stratégies de persuasion .....	32
10.1	L'éthos .....	33
10.2	Le logos .....	33
10.3	Le pathos .....	33
10.4	L'éthos dans l'analyse critique du discours .....	34
10.5	Le pathos dans l'analyse du discours .....	35
11	L'interdiscours et les tensions idéologiques .....	36
12	La notion de doxa .....	38
12.1	Deux conceptions antagonistes de la doxa .....	38
12.2	La doxa dans l'analyse critique du discours .....	39
13	Les Grands Récits Idéologiques dans les Vidéos de Kamel Daoud .....	40
13.1	Le marxisme .....	40
13.2	Le nationalisme .....	41
13.2.1	Le nationalisme émancipateur .....	41
13.2.2	Le nationalisme identitaire .....	41
13.3	Le fascisme .....	41
15	Conclusion .....	43
	Partie pratique .....	
	Introduction .....	50
1	Présentation du corpus .....	45
2	Méthodologie de recherche .....	45
3	Analyse des extraits tirés des vidéos .....	46
3.1	Vidéo N°1 .....	46
3.1.1	Contexte générale .....	46
3.1.2	Extrait N°1 .....	48

3.1.3	Extrait N°2.....	52
3.1.4	Extrait N°3.....	56
3.1.5	Extrait N°4.....	60
3.1.6	Extrait N°5.....	63
3.1.7	Synthèse .....	65
4	Vidéo N°2 .....	67
4.1	Contexte général.....	67
4.1.1	Extrait N° 1.....	69
4.1.2	Extrait N° 2.....	71
4.1.3	Extrait N° 3.....	74
4.1.4	Synthèse .....	77
4.2	Vidéo N°3 .....	78
4.2.1	Contexte général.....	78
4.2.2	Extrait N° 1.....	79
4.2.3	Extrait N° 2.....	82
4.2.4	Extrait N° 3.....	85
4.2.5	Extrait N° 4.....	88
4.2.6	Synthèse .....	91
5	Kamel Daoud face au dogmatisme idéologiques .....	92
6	Conclusion .....	95
	Conclusion général .....	96
	Référence bibliographique.....	99
	Annexe.....	102

# **Introduction générale**

## Introduction général

Le discours est une suite organisée de propos centrés sur un thème, dans laquelle le locuteur adopte des stratégies adaptées à ses intentions. Aujourd'hui, dans un contexte où la mémoire, l'histoire et l'identité font l'objet de débats intenses, les prises de parole des intellectuels engagés, comme Kamel Daoud, occupent une place essentielle. Écrivain et journaliste algérien, Daoud intervient régulièrement sur des sujets sensibles, notamment celui de la Révolution algérienne, en adoptant une parole critique et nuancée qui ne laisse pas indifférent.

Ses interventions s'inscrivent dans un contexte sociopolitique marqué par la domination d'une mémoire officielle et la marginalisation des récits alternatifs. À travers un ton souvent provocateur mais réfléchi, Kamel Daoud questionne les représentations figées de l'histoire nationale. Il cherche à interroger les fondements idéologiques de la mémoire collective, en proposant une autre manière de penser le passé algérien, plus personnelle et évolutive.

Ce travail a pour objectif d'étudier comment Kamel Daoud utilise des stratégies discursives et une posture intellectuelle de remise en question pour critiquer les représentations figées de la mémoire révolutionnaire algérienne. Plus précisément, il s'agit de comprendre comment, à travers son style, ses choix (linguistiques, discursif...) et ses stratégies argumentatives, il remet en cause une mémoire sacralisée pour proposer une lecture plus lucide, plus individuelle, et selon lui, plus réaliste de l'histoire.

L'analyse s'appuie sur une approche critique du discours, combinée à des éléments de linguistique et de rhétorique. Cette méthode permettra d'identifier les marques de subjectivité, les procédés d'énonciation et les thématiques récurrentes dans les interventions de Daoud, afin de mieux comprendre les caractéristiques de sa parole et l'impact de son message. La question centrale de cette étude est la suivante : Comment Kamel Daoud remet-il en question la Révolution algérienne en tant qu'événement historique, tout en proposant une vision différente de celle véhiculée par la mémoire collective algérienne ? La finalité de cette analyse est de mettre en lumière la manière dont Kamel Daoud, à travers son positionnement énonciatif, ses choix discursifs et ses stratégies

## Introduction général

pragmatiques, construit un contre-discours visant à interroger les récits officiels et à susciter une réflexion critique sur l'héritage idéologique de la Révolution algérienne dans un contexte postcolonial.

L'objectif est de montrer comment, grâce à des stratégies discursives bien précises et une posture critique, Kamel Daoud parvient à ébranler les récits dominants et à ouvrir un espace de réflexion autour de l'histoire nationale. Ce travail vise à comprendre comment un intellectuel engagé peut participer à la déconstruction de la mémoire collective et à une redéfinition plus nuancée de l'identité dans un contexte postcolonial.

Nous formulons l'hypothèse suivante : Kamel Daoud recourt à des procédés comme l'ironie, la prise de distance et la critique des récits établis pour contester la vision figée de la Révolution algérienne et proposer une nouvelle lecture de l'histoire.

Le corpus étudié repose sur trois conférences principales :

- La première est « La Guerre imaginaire », prononcée en 2024 à l'université de Stirling. Kamel Daoud y critique le silence qui entoure la guerre civile algérienne des années 1990, souvent oubliée au profit du récit glorieux de la guerre d'indépendance. Il appelle à une reconnaissance de cette mémoire oubliée.
- La seconde est « Réinventer l'universel », une conférence donnée à Sciences Po. À travers la figure du prophète Jonas, Daoud y affirme que l'écrivain a pour mission de remettre en cause les vérités toutes faites. Il y défend une pensée libre, critique et personnelle.
- Le dernier est La conférence a été donné par Kamel Daoud, à l'université de Yale le 9 novembre 2015. Cet événement a été organisé avec le soutien du Département de français de Yale, du Ponter Fellowship in Journalisme, du Council on Middle East Studies, du Council on European Studies, du « Stephen and Ruth Hendel '73 Fund for Innovation in Africa » et du Whitney Humanities Center. « the Yale lecteur »

## **Introduction général**

Ces trois discours, bien que prononcés devant des publics différents (étudiants, intellectuels, grand public), ont en commun de remettre en cause la mémoire officielle de l'Algérie. Kamel Daoud y adopte une parole en rupture avec les récits traditionnels, en s'efforçant de révéler ce qui est caché ou oublié, tout en proposant une vision plus personnelle et nuancée de l'histoire. Cela crée une tension entre, d'un côté, les récits établis par l'État ou la société, et de l'autre, la volonté de Daoud de penser autrement.

Le positionnement de Kamel Daoud dans ses discours se caractérise par une tension entre son appartenance à l'Algérie et sa distance critique envers ses récits officiels. Il refuse de se conformer à une mémoire nationale sacralisée, notamment celle de la Révolution algérienne, qu'il considère instrumentalisée. Daoud critique le « mythe national » et propose une vision alternative, qui privilégie une mémoire plus personnelle et fragmentée. À travers des procédés comme l'ironie et le paradoxe, il se positionne comme un intellectuel libre, en quête d'une lecture plus nuancée de l'histoire, tout en étant perçu parfois comme provocateur. Son discours s'inscrit ainsi dans un contre-discours, visant à réinterroger la mémoire collective sans la renier.

Ce travail est organisé en deux grandes parties :

- La première partie présentera le cadre théorique, en précisant les concepts-clés liés à l'analyse du discours, à l'énonciation et à la rhétorique et la pragmatique.
- La seconde partie proposera une analyse détaillée du corpus, en étudiant les formes énonciatives, le lexique et les procédés argumentatifs utilisés par Daoud.

Enfin, une conclusion générale permettra de faire le bilan des résultats obtenus et de mettre en lumière l'apport du discours de Kamel Daoud au débat sur la mémoire historique en Algérie

# **Partie théorique**

# **Partie théorique I**

## **Introduction**

Conformément à ce qui a été présenté dans l'introduction générale, ce chapitre a pour but de poser les bases théoriques essentielles pour appréhender notre étude. Nous nous concentrerons sur les notions fondamentales que nous allons mobiliser pour décortiquer le discours de Kamel Daoud en lien avec la Révolution algérienne. Nous commencerons par définir le discours ainsi que les principes clés de l'analyse critique du discours, en soulignant comment une déclaration peut porter un poids idéologique ou mémoriel. Nous enrichirons cette approche avec des outils issus de la pragmatique, en nous appuyant principalement sur la théorie des actes de langage, afin de saisir comment les discours de Kamel Daoud impactent son auditoire. Nous examinerons également les notions d'énoncé, d'isotopie et de triangle de persuasion (ethos, pathos, logos), qui aident à appréhender la structure interne du discours et la manière dont l'orateur compose un message destiné à susciter une réaction particulière chez le destinataire. Ce cadre théorique est donc conçu pour fournir les outils nécessaires à une analyse systématique des mécanismes discursifs présents dans les discours de Kamel Daoud, et pour mettre en lumière les façons dont il interroge la mémoire nationale.

## Partie théorique I

### **1 La définition de l'analyse du discours**

L'analyse du discours, en tant que discipline s'intéresse à l'étude des phénomènes linguistiques et langagiers lors d'une situation de prise de parole. Selon la définition proposée par le Dictionnaire d'Analyse du Discours, cette dernière s'intéresse particulièrement à l'étude de l'activité langagière en articulant le texte produit et le lieu social dans lequel il est produit : « *on rapporte plutôt l'analyse du discours à la relation entre texte et contexte* » (Charaudeau et Maingueneau 2002 :42). A ce niveau, il faut signaler qu'il est vraiment difficile de donner une définition précise de la notion de « discours » et, partant, de l'analyse du discours, toute analyse dépend en fait, de l'angle sous lequel est conçu le mot discours. D'ailleurs, Maingueneau, lui-même, parle de polysémie de « discours ». En effet, elle a plusieurs acceptions, et ce selon les théoriciens ; certains en ont une conception très restreinte, d'autres en font un synonyme de « texte » ou « d'énoncé » (Maingueneau D., 1976 : 11-15

La première remarque que nous pouvons faire en parlant d'analyse du discours est la grande variété d'acceptions que peut avoir cette notion. En effet, se trouvant à la croisée des chemins de plusieurs disciplines différentes, ce mouvement bénéficie d'une part d'un apport pluridisciplinaire mais souffre en même temps de la difficulté de se présenter comme une discipline homogène. Nous y trouvons alors une diversité d'approches, des concepts et des présupposés théoriques reliés à la diversité des corpus. Ainsi l'objet d'étude de l'analyse du discours devient difficile à cerner car toute forme de production (verbale ou non verbale, écrite ou orale) peut constituer un objet d'analyse du discours. Maingueneau explique ces difficultés en précisant que :

« Les difficultés que l'on rencontre pour délimiter le champ de l'analyse de discours viennent pour une part d'une confusion fréquente entre analyse du discours et ces diverses disciplines du discours (analyse de la conversation, analyse du discours, théories de l'argumentation, théories de la communication, sociolinguistique, ethnolinguistique...la liste n'est pas exhaustive). Chacune étudie ce discours à travers un point de vue qui lui est propre. (1996 :8). »

# Partie théorique I

## **2 L'analyse critique du discours**

Le mot « discours » désigne un ensemble structuré d'énoncés produits dans une situation donnée, souvent porteurs d'une orientation sociale, politique ou idéologique. Il peut s'agir, par exemple, de déclarations prononcées par une figure politique ou syndicale, mais aussi d'interactions plus ordinaires comme une conversation. « Critiquer », dans le cadre de l'analyse du discours, implique d'examiner un discours selon ses aspects social, politique et idéologique, en étudiant de quelle manière il façonne le sens, engendre des impacts sur les auditeurs et illustre ou accentue certaines visions du monde. Cela ne se limite pas à une évaluation, mais requiert de déconstruire le contenu, la manière de le présenter et le contexte dans lequel il s'inscrit.

Selon Van Dijk (2004), « l'analyse critique du discours est un type de recherche en analyse du discours qui étudie principalement la manière dont les abus de pouvoir social, la domination et l'inégalité sont mis en œuvre, reproduits et combattus par le texte et le discours dans des contextes sociaux et politiques »<sup>1</sup>.

L'analyse critique du discours (CDA) est une approche interdisciplinaire d'analyse des textes et du langage parlé ou écrit pour comprendre comment la langue est utilisée pour façonner et refléter le pouvoir social, les idéologies et les inégalités. Il fournit une boîte à outils pour examiner de manière critique la manière dont la langue est utilisée pour influencer la société, la politique et la culture. L'analyse critique du discours, souvent abrégée en CDA, est une méthode de recherche et un cadre théorique qui étudie le langage utilisé, dans le but de découvrir les structures de pouvoir, les idéologies et les inégalités sociales sous-jacentes qui sont codées dans le discours. L'ADC ne se limite pas à l'analyse de textes écrits ou parlés ; cela peut également inclure l'étude de la communication visuelle et multimodale Relations de pouvoir: CDA reconnaît que la langue est un lieu de lutte de pouvoir et cherche à découvrir comment la langue reflète et renforce les relations de pouvoir existantes.

---

<sup>1</sup> Tenu A. van Dijk, La multidisciplinarité de l'analyse critique du discours : un plaidoyer en faveur de la diversité, in Ruth Wodak et Michel Meyer (dir.), Méthodes de recherche en analyse critique du discours, Bruxelles, De Boeck, 2004, p. 145.

## **Partie théorique I**

### **3 Les principes d'analyse critique du discours**

L'analyse critique du discours (ACD) accorde une importance centrale au contexte social et historique dans lequel le discours prend forme. En effet, ce contexte influence profondément les significations que peuvent prendre les mots, les expressions et les choix discursifs. Il ne s'agit donc pas d'analyser un énoncé de manière isolée, mais de le replacer dans les rapports de pouvoir, les événements historiques ou les tensions sociales qui lui donnent sens. Un autre concept fondamental de la ACD est celui d'idéologie. Dans cette perspective, l'idéologie désigne l'ensemble des croyances, des représentations et des valeurs qui orientent la production et la réception des discours. L'analyse vise ainsi à mettre en évidence comment ces idéologies s'inscrivent dans l'usage de la langue, parfois de manière implicite, et comment elles participent à la reproduction ou à la contestation de rapports sociaux inégalitaires. Enfin, la ACD considère que la langue n'est pas un simple outil neutre de communication, mais une pratique sociale à part entière. Chaque acte de langage est influencé, voire conditionné, par des facteurs sociaux, politiques et culturels. Ainsi, parler ou écrire, ce n'est jamais seulement transmettre une information : c'est toujours agir dans un cadre social donné, avec des effets potentiels sur la perception, la domination ou la résistance.

#### **3.1 Les outils d'analyse critique du discours**

L'analyse critique du discours (CDA) mobilise une diversité de méthodes et de techniques pour examiner les discours de manière approfondie et critique. Parmi ces approches, l'analyse textuelle occupe une place centrale : elle consiste à étudier les caractéristiques linguistiques d'un texte – tels que le vocabulaire, la grammaire ou les procédés rhétoriques – afin de mettre en lumière les dynamiques de pouvoir implicites. À cela s'ajoute une analyse interprétative, qui s'intéresse à la manière dont les individus comprennent et attribuent du sens aux discours, en tenant compte des contextes sociaux et des idéologies qui influencent ces interprétations. La dimension historique du discours est également prise en compte, à travers une analyse historique visant à retracer l'évolution des discours dans le temps, et à comprendre comment ceux-ci ont pu contribuer à renforcer ou à remettre en question certaines structures de pouvoir. Par ailleurs, la CDA adopte une approche multimodale, en élargissant l'analyse au-delà du langage verbal pour intégrer les éléments

## **Partie théorique I**

visuels, gestuels et autres formes de communication non verbale. Enfin, des entretiens ou groupes de discussion peuvent être utilisés afin de recueillir les perceptions des locuteurs sur les discours étudiés, et ainsi enrichir l'analyse en la confrontant aux pratiques interprétatives réelles des sujets sociaux.

### **3.2 Avantages de l'analyse critique du discours**

Les avantages de l'analyse du discours varient selon les objectifs poursuivis, mais plusieurs bénéfiques généraux peuvent être soulignés. Tout d'abord, cette approche soutient un large éventail d'analyses qualitatives, telles que l'analyse de contenu ou l'analyse textuelle, en permettant une lecture fine et contextualisée des productions langagières. Elle permet également de révéler les significations implicites que peuvent véhiculer certains mots, expressions ou structures discursives, en dépassant le sens apparent des énoncés. Par ailleurs, l'analyse du discours favorise un travail interdisciplinaire, en établissant des ponts entre la linguistique, la sociologie, l'anthropologie, les sciences politiques ou encore la psychologie. Elle constitue ainsi un outil pertinent pour comprendre les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans les discours, notamment dans leurs dimensions culturelles, sociales et économiques. Enfin, cette méthode permet de mettre en évidence les thèmes récurrents et les motifs discursifs, ainsi que les relations qu'ils entretiennent entre eux, offrant ainsi une lecture structurée et critique des textes ou des prises de parole analysés.

## **4 La théorie énonciative**

La théorie énonciative s'intéresse à la façon dont une personne parle dans une situation précise. Elle ne se contente pas de regarder ce qui est dit, mais elle cherche à comprendre qui parle, à qui, quand, où, pourquoi et comment. Elle étudie donc les éléments du discours qui montrent la présence du locuteur, comme les pronoms personnels (je, tu...), les temps des verbes, ou encore certaines expressions qui montrent un avis ou une émotion. Cette théorie explique que parler, ce n'est pas seulement transmettre une information, c'est aussi prendre position, montrer un point de vue. Par exemple, si quelqu'un dit : « *Je crois que c'est injuste* », il ne dit pas seulement quelque chose, il montre aussi ce qu'il pense et comment il se place par rapport à la situation. La théorie énonciative s'intéresse donc à la manière dont une personne s'exprime dans une situation précise, en tenant compte du

## **Partie théorique I**

contexte, des intentions et de la position du locuteur. Pour mieux comprendre cela, on distingue souvent deux notions importantes : l'énoncé et l'énonciation. L'énoncé fait référence à l'information transmise, c'est le contenu du message, que l'on peut lire ou entendre. En revanche, l'énonciation concerne l'acte de produire cet énoncé, c'est-à-dire l'action de parler ou d'écrire à un moment et dans un contexte précis. Par exemple, le fait de dire « Je suis fatigué » varie selon qui le déclare, à quel moment et dans quelle situation. C'est précisément ce que la théorie énonciative s'efforce d'étudier : comment le sens d'un énoncé est influencé par son énonciation.

### **4.1 Énonciation**

Selon C. Kerbrat-Orecchioni, l'énonciation peut être définie comme la recherche des procédés linguistiques comme les modalisateurs ou encore les termes évaluatifs par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, de manière explicite ou implicite, et se positionne par rapport à celui-ci. Cette définition met en lumière la notion de distance énonciative, c'est-à-dire le degré d'implication du locuteur dans son discours.

Pour D. Maingueneau, tout acte d'énonciation constitue un événement singulier qui se produit entre un énonciateur et un destinataire donnés, dans un contexte particulier. L'énonciation relève ainsi de l'acte de parole, par opposition à la langue conçue comme système. On distingue généralement deux types d'énoncés selon leur rapport à la situation d'énonciation :

#### **4.1.1 L'énoncé ancré dans la situation**

Il est lié à une situation d'énonciation identifiable. On y retrouve des marques personnelles (je, tu, nous...), spatiales (ici, là-bas...) et temporelles (aujourd'hui, demain...), ainsi que l'emploi de temps verbaux comme le présent, le futur ou le passé. On repère ici plusieurs indices d'énonciation : le pronom personnel « nous », l'adverbe temporel « demain », l'adverbe de lieu « ici », ainsi que des temps verbaux liés à l'actualité de l'énonciation.

# Partie théorique I

## **4.1.2 L'énoncé non ancré dans la situation**

Ce type d'énoncé est indépendant de toute situation énonciative identifiable. Il ne contient pas de marques de sujet parlant ou d'interlocuteur, et adopte souvent une narration à la troisième personne.

## **4.2 L'énoncé**

Pour Benveniste<sup>2</sup>, l'énonciation est l'acte individuel d'utilisation de la langue. On l'oppose à l'énoncé qui est l'objet linguistique qui résulte de cette utilisation. Il y a d'une part, ce qui est dit : l'énoncé et il y a d'autre part le fait de le dire : l'énonciation, c'est le fait de produire un énoncé. L'énonciation est « dire » et l'énoncé est un « dit ».

Pour O. Ducrot<sup>3</sup> : « événement historique que constitue l'apparition d'un énoncé ». Pour P. Barbéris<sup>4</sup> : « acte physique et mental de production du message linguistique ». Énoncé : résultat de cette mise en œuvre Les indices de l'énonciation (désignés aussi par les termes embrayeurs ou déictiques)<sup>5</sup>

## **4.3 La situation d'énonciation**

La situation d'énonciation désigne le contexte dans lequel un énoncé est produit. Elle comprend plusieurs éléments essentiels : le locuteur (celui qui parle ou écrit), le destinataire (la personne à qui le message est adressé), le moment et le lieu de l'énonciation, ainsi que l'intention du locuteur. Tous ces éléments jouent un rôle important dans la compréhension du sens de ce qui est dit. Par exemple, une phrase comme « Il fait froid » peut avoir différentes significations selon qui la dit, à qui, dans quelle situation et avec quelle intention (constater, se plaindre, suggérer de fermer la fenêtre, etc.). La situation d'énonciation permet donc

---

<sup>2</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

<sup>3</sup> Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.

<sup>4</sup> Pierre Barbéris, *Le Discours social*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

<sup>5</sup> Barbéris, P. (1975). *Initiation aux méthodes de la linguistique*. Paris : Dunod.

## Partie théorique I

d'interpréter correctement un énoncé en tenant compte de son contexte de production. Selon Ruth Amossy<sup>6</sup> : « *Il ne peut y avoir de dimension argumentative des discours en dehors d'une situation où deux options au moins sont envisageables* » (R. Amossy, 2000 : 26).

La maîtrise de l'énonciation est essentielle pour que celui qui parle puisse montrer clairement ce qu'il pense des idées qu'il exprime. Cela permet à ceux qui l'écoutent de savoir s'il est d'accord ou non avec ce qu'il dit. Ce positionnement se voit à travers plusieurs indices dans la langue. Par exemple, l'emploi de pronoms comme « je », « moi », « nous » ou « on » indique que le locuteur s'implique personnellement dans ce qu'il dit. Le choix du mode verbal joue aussi un rôle : l'indicatif montre que le locuteur assume ce qu'il dit comme vrai, tandis que le conditionnel peut signaler une certaine distance ou une réserve. De même, l'usage de mots chargés positivement ou négativement (adjectifs, adverbes, noms ou verbes) permet de repérer s'il soutient une idée ou s'il s'en éloigne. Comme l'ont expliqué les linguistes O. Ducrot et J.C. Anscombre, le locuteur joue souvent deux rôles à la fois, ce qui peut semer la confusion. D'un côté, il construit et formule le discours, qu'il exprime sa propre opinion ou celle de quelqu'un d'autre. De l'autre, il prend position dans le débat en défendant une idée. Cette double fonction peut prêter à confusion, surtout dans des raisonnements complexes. Il existe plusieurs situations où cette ambiguïté peut apparaître : par exemple, quand le locuteur reprend les paroles d'un autre pour appuyer son argument, quand il critique une opinion en la présentant de manière négative, quand il accepte un point d'un adversaire tout en refusant un autre, ou encore quand il adapte son discours à son auditoire. En effet, l'auditoire peut beaucoup varier. Il peut être très large ou se limiter à une seule personne. Il peut différer par l'âge, la culture, l'expérience ou les croyances. Son niveau de compréhension influence le choix du vocabulaire et la force des arguments. Il peut aussi être marqué par des idées politiques, religieuses ou sociales. Dans tous les cas, il est important que le locuteur exprime clairement sa propre position. Un discours flou ou hésitant peut perdre l'attention ou la confiance du public. Même la manière de nier une idée peut parfois trahir ce que pense vraiment le locuteur.

---

<sup>6</sup> Ruth Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 26.

## Partie théorique I

### **4.4 Les marques de la subjectivité**

Toute énonciation implique une certaine attitude de l'énonciateur par rapport au monde et à son propre énoncé. On appelle "marques de la subjectivité"<sup>7</sup> toutes les traces que laisse celui qui parle dans son énoncé. Ces marques, relèvent généralement de l'affectif, de l'évaluatif ou de la modalisation. Les marques affectives traduisent les émotions ou les sentiments du locuteur. Il peut s'agir, par exemple, de mots exprimant la peur, la joie, la colère ou la tristesse, ce qui donne une dimension émotionnelle au discours. Cela permet à l'énonciateur de se rapprocher de son auditoire ou de renforcer l'impact de son message. Les marques évaluatives, quant à elles, expriment un jugement du locuteur sur ce qu'il dit. Ces jugements peuvent être divisés en deux catégories. D'un côté, les évaluatifs dits axiologiques renvoient à une appréciation ou à une dépréciation. Par exemple, qualifier une action de « noble » ou de « honteuse » implique une prise de position claire du locuteur. De l'autre côté, les évaluatifs non axiologiques concernent des évaluations plus neutres, qui s'appuient sur des critères quantitatifs ou qualitatifs, comme parler d'un phénomène « fréquent », « rare », « important » ou « minime ». Ces marques, qu'elles soient émotionnelles ou évaluatives, permettent donc au locuteur de nuancer son discours, de montrer son point de vue et d'influencer la manière dont le message sera perçu par le destinataire.

## **5 Les signes énonciatifs :**

Les signes énonciatifs sont les indicateurs de la présence du locuteur dans son discours, destinés à capter l'attention de l'auditoire grâce aux éléments suivants :

### **5.1 Les déictiques :**

Ce sont des mots utilisés en fonction de l'énonciateur pour indiquer sa présence dans son discours, il recourt à :

#### **5.1.1 Les indices personnels :**

Ce sont des pronoms tels que (je, nous) qui se rapportent à l'énonciateur, et (tu, vous) qui se réfèrent à l'énonciataire.

---

<sup>7</sup> La notion de subjectivité dans l'énonciation, cf. Ducrot, *Le Dire et le Dit*, 1984, p. 189

<sup>7</sup> Les éléments linguistiques qui renvoient aux émotions de l'énonciateur

## **Partie théorique I**

- Les adjectifs et les pronoms possessifs liés au locuteur incluent (ma, mon, mes, le mien, notre), tandis que ceux de l'interlocuteur englobent (vos, les vôtres, la vôtre).

### **5.1.2 Les indices spatiaux :**

Ce sont des éléments linguistiques intégrés dans le discours pour situer le message par rapport à l'espace où le locuteur exprime son propos. Ces termes incluent : - ici, à côté, à droite, loin, avant, derrière, en bas.

## **6 Énonciation et analyse du discours**

L'énonciation, qu'elle soit explicite ou plus subtile, est toujours présente au sein de l'énoncé. Sa manifestation peut prendre différentes formes et intensités, ce qui permet de construire une typologie des discours. C'est dans cette perspective que s'inscrivent les travaux en analyse du discours, en linguistique textuelle, ou, si l'on reprend une appellation plus ancienne, en rhétorique. Plusieurs oppositions fondées sur les catégories de l'énonciation peuvent être relevées dans les approches rhétoriques. L'une des premières distinctions, proposée par Émile Benveniste, est celle entre la phrase et l'énoncé. La phrase renvoie à une construction syntaxique stable et conforme aux règles grammaticales. Elle est indépendante du contexte de production et produit de la signification de manière générale. Par exemple : Paul n'aime pas beaucoup le sport. L'énoncé, quant à lui, relève d'un acte de langage situé ; il est toujours inséré dans une situation de communication, et c'est en lien avec ce contexte qu'il produit du sens, à travers les processus d'interprétation. Dans la même logique, Benveniste distingue le discours du récit (ou de l'histoire). Cette opposition repose sur l'analyse des temps verbaux en français, qui ne forment pas un système homogène mais bien deux systèmes complémentaires. Chacun obéit à des règles d'usage spécifiques et renvoie à un type d'énonciation particulier : celui du discours ou celui de l'histoire. Autrement dit, cette distinction grammaticale reflète une distinction plus large entre deux plans d'énonciation. Le discours, ancré dans la situation d'énonciation, mobilise les temps du présent, du passé composé ou du futur proche, et implique la présence du locuteur. À l'inverse, le récit se caractérise par une énonciation plus distante, souvent réservée à l'écrit, dans laquelle le passé simple et l'imparfait dominant. Ce type d'énonciation vise à rapporter les événements de manière détachée, comme s'ils se déroulaient sans l'intervention directe d'un sujet parlant. On retrouve ici un écho à la partition psychologique entre l'univers subjectif du discours et celui,

## **Partie théorique I**

plus objectif ou fictionnalisé, du récit. Il convient de s'arrêter un instant sur les termes récit, événement et passé, qui ne sont pas anodins. Tous trois renvoient à une forme de présentation de faits inscrits dans un temps révolu, sans qu'aucune intervention explicite du locuteur ne soit perceptible dans l'énoncé. Pour qu'un fait puisse être raconté, il doit d'abord avoir été vécu, puis enregistré comme événement passé. Il serait sans doute plus juste de dire que ce n'est pas tant leur appartenance au passé qui les définit, mais plutôt le fait qu'une fois énoncés dans un cadre linguistique spécifique — celui de l'énonciation historique — ces faits sont, par là même, constitués comme passés. Cependant, la distinction entre discours et récit ne repose pas uniquement sur la temporalité. Elle engage aussi une opposition au niveau des personnes grammaticales. L'énonciation discursive se structure autour de la polarité je / tu, marquant une implication directe du locuteur et du destinataire. En revanche, l'énonciation historique se construit à partir de la troisième personne — ce que Benveniste appelle parfois la “non-personne” — qui marque justement l'effacement du sujet parlant.

### **7 L'analyse à plusieurs niveaux :**

L'analyse du discours, notamment dans sa dimension critique, repose sur l'idée que toute production langagière est traversée par des enjeux linguistiques, énonciatifs et sociaux. Pour rendre compte de cette complexité, plusieurs auteurs – tels que Teun A. van Dijk, Norman Fairclough ou encore Dominique Maingueneau – proposent une analyse à plusieurs niveaux, permettant d'articuler les différents plans d'interprétation d'un énoncé. Cette approche vise à ne pas séparer la forme linguistique du contenu idéologique, ni le texte de son contexte d'énonciation.

#### **7.1 Le niveau micro**

Le niveau micro concerne les éléments linguistiques localisés à l'échelle de la phrase ou du syntagme. Il s'agit d'analyser les choix lexicaux, les modalisateurs (peut-être, sans doute, il est nécessaire que...), les temps verbaux (présent, imparfait, passé composé), les marqueurs de subjectivité, ainsi que les figures de style (métaphore, métonymie, antithèse). Cette analyse permet de saisir les marques d'implication ou de distanciation du locuteur, les effets de cadrage sémantique et les positionnements énonciatifs. Les pronoms personnels, en particulier, jouent un rôle central dans la construction de l'image de soi (ethos) et dans l'inclusion ou l'exclusion de certains groupes discursifs (nous/ils).

## **Partie théorique I**

### **7.2 Le niveau méso**

Le niveau méso concerne l'organisation interne du discours, ses enchaînements thématiques, ses séquences argumentatives et ses types discursifs (narratif, explicatif, injonctif, polémique). Ce niveau s'intéresse à la manière dont le locuteur structure sa parole pour convaincre, séduire, dénoncer ou expliquer. On peut y observer les stratégies rhétoriques (pathos, ethos, logos), les schémas argumentatifs (induction, déduction, analogie) et les moments clés de la progression discursive (exorde, développement, péroraison). Ce niveau met en lumière la cohérence interne du discours ainsi que ses visées communicationnelles.

### **7.3 Le niveau macro :**

Le niveau macro replace le discours dans son environnement institutionnel, médiatique, politique ou historique. Il s'agit ici d'identifier les idéologies en jeu, les discours dominants ou contre-discours, les cadres interprétatifs collectifs, ainsi que les rapports de pouvoir qui traversent la scène d'énonciation. À ce niveau, l'analyse interroge les conditions de production et de réception du discours, ses effets sociaux, son rôle dans la (re)construction de la mémoire collective, et ses fonctions de légitimation ou de contestation. Le discours n'est plus seulement un objet langagier, mais un acte social inscrit dans un champ de forces idéologiques.

### **7.4 Une articulation nécessaire des trois niveaux**

L'analyse à plusieurs niveaux permet ainsi d'articuler les dimensions linguistiques, discursives et sociopolitiques du corpus étudié. En croisant ces trois plans, le chercheur peut éviter une lecture partielle du discours – soit trop formelle, soit trop idéologique – et construire une interprétation fine et contextualisée. Comme le rappelle van Dijk, « le discours est à la fois forme, signification et action » (Discourse and Power, 2008). C'est dans cette optique que cette approche sera mobilisée dans ce mémoire afin d'analyser les mécanismes énonciatifs, les stratégies argumentatives et les cadres idéologiques des discours étudiés.

# Partie théorique I

## **8 Les isotopies et oppositions sémantiques**

### **8.1 Définition et origine du concept**

Le terme isotopie a été introduit par le sémioticien français Algirdas Julien Greimas dans le cadre de la sémiotique structurale. Il désigne la répétition d'éléments sémantiques appartenant à un même champ lexical ou conceptuel dans un texte ou un discours, permettant ainsi d'assurer une cohérence sémantique. Par exemple, dans un discours qui parle d'armes, on trouvera une série de mots liés : « fusil », « tir », « combat », « soldat », qui forment une isotopie militaire.

Les oppositions sémantiques sont, quant à elles, des contrastes structurants entre deux champs lexicaux ou concepts antagonistes qui jouent un rôle fondamental dans la construction du sens. Ces oppositions sont souvent binaires et produisent une tension qui organise le discours. Par exemple, l'opposition entre « tradition » et « modernité » ou entre « peuple » et « élite » crée un cadre d'interprétation dynamique qui guide la réception du message.

### **8.2 Fonction dans le discours**

Les isotopies jouent un rôle clé dans la cohérence et la construction du sens : elles permettent au lecteur ou à l'auditeur d'identifier un univers thématique commun et de suivre le fil du discours. Plus encore, elles peuvent servir à renforcer une thématique particulière, à orienter l'interprétation, voire à masquer certains éléments hors de ce champ sémantique.

Les oppositions sémantiques, elles, sont des moteurs de signification. Elles structurent souvent le discours en termes de conflit, de différence, ou de hiérarchie implicite. Cette structuration binaire aide à faire émerger les enjeux idéologiques sous-jacents et à rendre explicites les choix de valorisation ou de dévalorisation des concepts en présence.

### **8.3 Analyse critique et enjeux idéologiques**

Dans une perspective d'analyse critique du discours (ACD), identifier les isotopies et oppositions sémantiques est fondamental pour décoder les stratégies discursives utilisées pour construire des visions du monde, des rapports de pouvoir et des identités sociales. Par

## **Partie théorique I**

exemple, un discours qui articule une opposition forte entre « peuple » et « élite » peut renforcer une vision populiste, légitimant la critique des classes dirigeantes tout en valorisant une identité collective « authentique ».

De même, dans l'analyse d'un discours sur la Révolution algérienne, on peut repérer des isotopies autour de la « guerre », du « sacrifice », de la « mémoire » et des oppositions telles que « oubli / mémoire », « héroïsme / trahison », ou « vérité officielle / récit alternatif ». Ces oppositions permettent de révéler des tensions entre différentes lectures historiques, sociales et politiques, mettant au jour les conflits idéologiques présents dans le discours.

### **8.4 Outils méthodologiques**

Pour repérer les isotopies, on réalise une analyse lexicale attentive, en regroupant les mots selon leurs champs sémantiques. Cette opération peut être appuyée par des outils informatiques (logiciels d'analyse textuelle) ou manuelle via un relevé systématique des occurrences.

L'identification des oppositions sémantiques suppose une lecture plus interprétative, qui met en relation ces champs lexicaux et dégage leurs relations contrastives. Cette étape est souvent enrichie par une contextualisation historique et sociale, qui permet de comprendre pourquoi ces oppositions sont mobilisées dans un discours particulier.

## Partie théorique I

### **9 La pragmatique et les actes de langage**

Le langage dépasse de loin un simple moyen de décrire notre environnement. Chaque fois que nous exprimons des mots, nous réalisons des actions qui peuvent influencer notre cadre et nos relations interpersonnelles. Cette facette active du langage est essentielle à la théorie des actes de langage, un concept clé en pragmatique linguistique. Au cours de notre recherche, nous allons analyser les différentes catégories d'actes de langage, leur fonctionnement, et leur intégration dans la complexité de nos interactions sociales. La pragmatique linguistique a émergé de la théorie des actes de langage. Cette dernière met en avant que la fonction du langage ne se limite pas à la description du monde, mais inclut également l'accomplissement d'actions.

La théorie des actes de langage puise ses racines dans la philosophie du langage de John Langshaw Austin. Il a posé les bases de cette approche, publiée après sa mort dans *Quand dire, c'est faire* (1962), et son disciple John Searle l'a approfondie dans *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language* (1969). Austin note qu'en parlant, nous ne nous contentons pas de formuler des énoncés avec une structure grammaticale et un sens : nous réalisons également des actions par nos mots. La question centrale de cette théorie est donc : que se passe-t-il lorsque nous formulons une énonciation ?

La théorie des actes de langage, introduite par Austin et développée par Searle, considère l'acte de langage comme l'unité fondamentale permettant de réaliser une action à travers le langage (demande, assertion, promesse, etc.) afin de modifier la situation des interlocuteurs. Ces actes s'inscrivent dans un cadre institutionnel établissant des droits et obligations pour les participants. Ce concept différencie le sens linguistique d'une phrase de celui qui dépend du contexte de communication : ainsi, une même phrase peut être trouvée agréable, offensante, vulgaire, etc. Austin a identifié trois types d'actes : l'acte locutoire, l'acte illocutoire et l'acte perlocutoire.

# **Partie théorique I**

## **9.1 Acte locutoire**

C'est l'acte de dire quelque chose, c'est-à-dire la mise en œuvre du langage, et le produit d'un énoncé selon certains leur attribuer du sens, les entendre ou les nombres des conditions linguistiques, généralement, on met un sens en relation avec un référent.

## **9.2 Acte illocutoire**

C'est l'acte communicatif réaliser par l'énoncé, avec la parole, c'est aussi l'objectif de l'énonciateur en ce qui concerne le type d'information chargé dans l'énoncé, On peut en effet, accomplir une multitude d'actions, parmi ces actions : déclaration, promesse, interdiction ...

## **9.3 Acte perlocutoire**

Désigne l'effet que produit un énoncé sur la personne à qui il s'adresse, c'est-à-dire sur l'énonciataire. Contrairement à l'acte illocutoire, qui correspond à l'intention du locuteur (par exemple, avertir, promettre, ordonner), l'acte perlocutoire concerne les conséquences concrètes de cet énoncé sur le comportement, les émotions ou les pensées de l'interlocuteur. Ces effets peuvent être très variés : convaincre quelqu'un, le faire réfléchir, le rassurer, l'irriter, le faire agir, etc.

### **9.3.1 L'explicite**

Explicite : « Le petit Robert », l'explicite désigne à un sens ou contenu<sup>8</sup> « clair et précis dans l'énoncé » Un acte perlocutoire explicite est donc un énoncé qui manifeste clairement l'intention de produire un effet spécifique sur l'interlocuteur et qui met cet effet en mots. Cela s'oppose à un effet perlocutoire implicite, qui est induit sans être directement formulé.

## **Partie théorique I**

### **9.3.2 L'implicite**

« Que les contenus implicites (ces choses dites à mots couverts, ces arrière-pensées sous- entendues entre les lignes) pèsent lourd dans les énoncés, et qu'ils jouent un rôle crucial dans le fonctionnement de la machine interactionnelle, c'est certain » L'interlocuteur, il faut saisir à la fois le contenu explicite et implicite, Alors, pour cela on peut distinguer deux types d'implicite

#### **9.3.2.1 Présupposé**

Type d'inférence pragmatique, la part d'implicite de l'énoncé dans le cas du présupposé réside dans le trait qu'il est dit quelque chose à propos de quelque chose.

KERBRAT-ORECCHIONI<sup>9</sup> définit le présupposé comme la suite « C'est une unité de contenu qui doit nécessairement être vraie pour que l'énoncé qui contient puisse se voir attribuer une valeur de vérité »

Austin, aussi soutient que la vérité des présuppositions est avant tout, une condition d'emploi de l'énoncé assertif ses présuppositions se caractérisent par sa présence linguistique explicite dans l'énoncé, ce qui signifie qu'il est matériellement supporté par des indices formels au sein même du discours. Il repose également sur la compétence linguistique du destinataire, c'est-à-dire sa capacité à maîtriser la langue comme un code pour en comprendre les implicites. Enfin, le présupposé ne dépend pas du contexte, ce qui lui confère une stabilité interprétative : il est valable quelle que soit la situation d'énonciation, car il constitue une condition préalable à l'attribution de sens à l'énoncé.

#### **9.3.2.2 Sous-entendu :**

D'après le dictionnaire D, MAINGEUNEAU<sup>10</sup> «Les sous-entendus, à la différence des présupposés, sont des contenus implicites pragmatiques, c'est-à-dire des inférences tirées

---

<sup>9</sup> Kerbrat-Orecchioni, Les Énonciations : Théories et analyses, Paris, Armand Colin, 2003, p. 211)

## **Partie théorique I**

du contexte par le Co-énonciateur à l'aide d'un raisonnement plus ou moins spontané qui s'appuie sur les principes (les lois du discours) ».

Cette définition consiste sur la relation du contenu de l'énoncé avec son contexte c'est-à-dire suffit de charger l'énoncé de contexte. Donc, on peut dégager les trois caractéristiques du sous-entendu ; dépend à un contexte particulier ; produit dans l'interprétation au sens où il est calculé, déduit, imaginé, par le destinataire ; l'interlocuteur peut toujours le récuser, se réfugier derrière le sens littéral.

Alors, à propos de cette simple définition nous comprenons que l'explicite ce n'est pas un sens caché ou supplémentaire mais, un sens précis dans l'énoncé et aussi un énoncé contient des informations explicites lorsque les faits sont cités d'une manière claire.

---

<sup>10</sup> MAINGEUNEAU, Pragmatiques du discours, Paris, Éditions Larousse, 2010, p. 89

# Partie théorique I

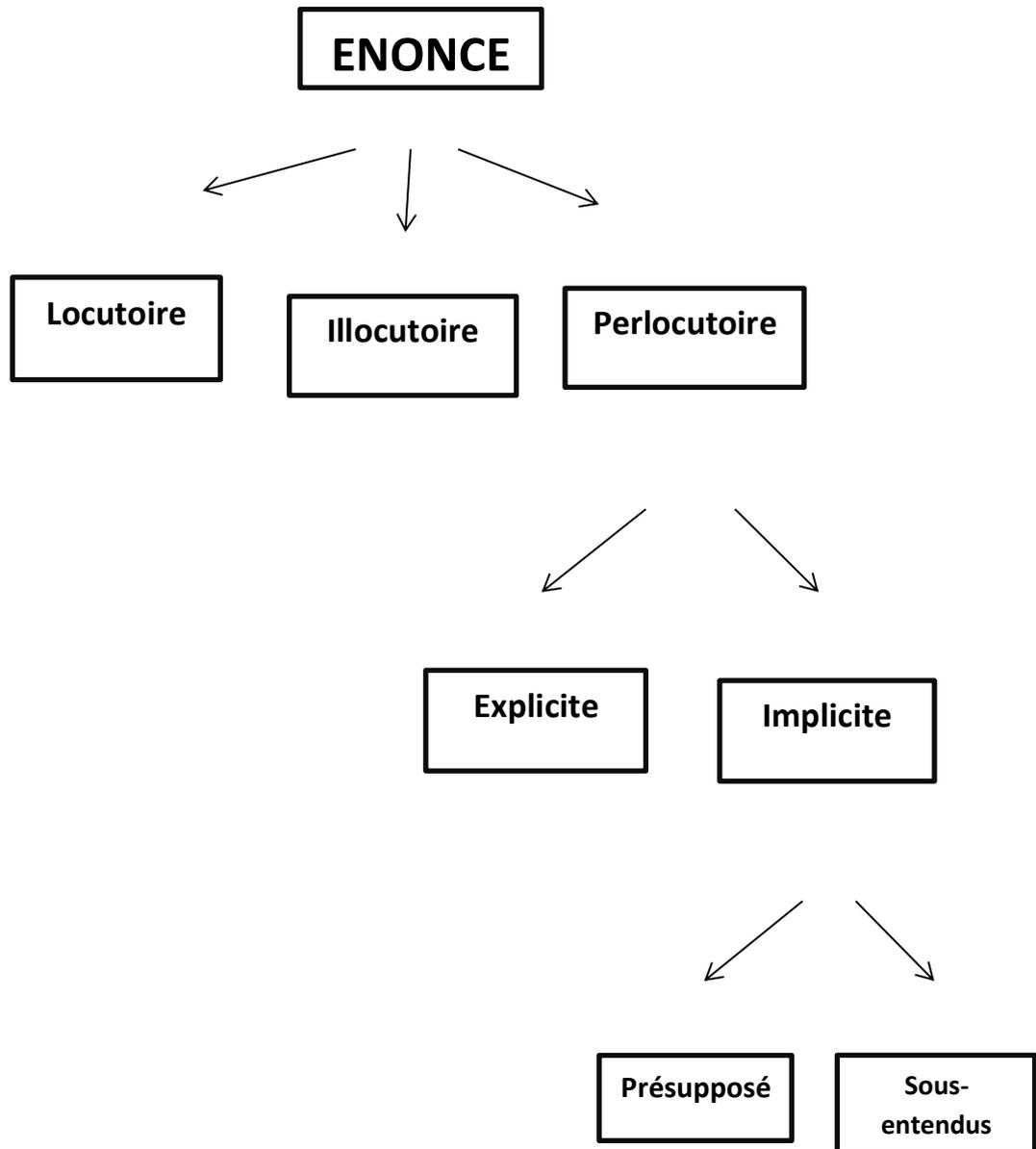


Schéma N°1 : clarification de concept de l'énoncé

## Partie théorique I

### **10 Les stratégies de persuasion**

Nous avons exploré et décrit les concepts clés qui concernent le discours critique et argumentatif. En analyse du discours, le discours est un objet d'étude, et est un concept qui comporte deux composants essentiels qui est l'orateur et l'auditoire et au même temps implique des stratégies comme ; stratégie de promesse et justification. Nous mobilisons les ressources de discours argumentatif et de l'énonciation et de la pragmatique pour rendre compte des moyens d'influence et persuader l'énonciataires.

La persuasion au sens strict désigne « l'ensemble des procédés utilisés dans l'objectif d'influencer le récepteur par l'argumentation et/ou la séduction, en cherchant un effet précis, c'est-à-dire une adhésion, un accord, une approbation, un comportement ». Une autre définition sur la persuasion « consiste pour une organisation à transmettre des messages à ses publics en vue de modifier leurs comportements mentaux motivations, connaissances, images, attitudes et de voie de conséquence, leurs comportements effectifs » . Selon Philippe MALAVAL<sup>11</sup>, la persuasion est souvent décrite comme une succession d'étapes, une cognitive, une affective, une conatives, précédant un résultat donné, une modification d'attitude ou ce comportement. Cette décomposition des processus de communication en met en évidence une hiérarchie des effets qui explique le fonctionnement des messages sur les publics concernés

A travers cette définition la persuasion est souvent associée « à l'argumentation et donc à la rhétorique », donc cette dernière prend le sens de la persuasion ou l'art de convaincre. Dans ce cumul, pour influencer l'interlocuteur (personne ou un public) il faut maîtriser les notions de bases de la persuasion Dans le domaine de la rhétorique et de la communication persuasive, trois dimensions fondamentales, issues de la pensée d'Aristote, structurent toute tentative d'influencer un auditoire : l'éthos, le logos et le pathos. Ces trois piliers sont indissociables et complémentaires, et leur mobilisation conjointe permet de produire un discours efficace et convaincant.

---

<sup>11</sup> *Les stratégies de persuasion dans la communication*, Paris : Éditions du Seuil, 2005, p. 89.

# **Partie théorique I**

## **10.1 L'éthos**

Désigne l'image que le locuteur donne de lui-même dans son discours<sup>12</sup>. Il ne s'agit pas seulement de ce que le locuteur est réellement, mais de ce qu'il montre de lui à travers sa manière de parler, ses références, son ton, sa posture. Un éthos positif — qui reflète la compétence, l'intégrité et la bienveillance — crée un climat de confiance propice à la persuasion. Selon Aristote, la crédibilité du locuteur est l'un des éléments décisifs pour convaincre, car un auditoire sera plus enclin à adhérer aux propos d'une personne jugée honnête et légitime. Ce travail de construction de l'éthos peut être intentionnel (par le discours lui-même) ou implicite (par l'image préexistante du locuteur dans l'espace social).

## **10.2 Le logos**

Quant à lui, constitue le socle rationnel de l'argumentation<sup>13</sup>. Il s'appuie sur des raisonnements structurés, des démonstrations logiques, des faits vérifiables, des données concrètes. Le logos vise à rassurer l'auditoire par la cohérence du discours, à démontrer la validité d'un point de vue à travers une suite d'arguments clairs et organisés. La force du logos réside dans sa capacité à rendre le message intelligible, crédible et acceptable, même pour un public sceptique. C'est aussi ce qui permet au discours de dépasser le registre émotionnel pour entrer dans un dialogue rationnel.

## **10.3 Le pathos**

Il fait appel aux émotions des destinataires. Il ne s'agit pas ici de manipuler, mais d'impliquer l'auditoire sur le plan affectif, de susciter la compassion, l'indignation, la joie, la peur, ou encore l'espoir. Le pathos vise à créer une connexion sensible avec les récepteurs du message, en les amenant à ressentir plutôt qu'à seulement comprendre. Cet appel aux

---

<sup>12</sup> *Rhétorique*, traduit par Gérard Genette, Paris : Flammarion, 2002, p. 165.

<sup>13</sup> C., *Rhétorique et argumentation*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1977, p. 94.

## Partie théorique I

émotions peut passer par l'usage d'anecdotes, d'exemples concrets, de figures de style (métaphores, hyperboles, comparaisons), ou par un rythme oratoire dynamique.

Ces trois composantes, lorsqu'elles sont utilisées de manière équilibrée, permettent de construire un discours à la fois crédible, logique et émotionnellement engageant. Un orateur qui ne s'appuierait que sur l'éthos risquerait de paraître prétentieux ou creux ; un discours uniquement fondé sur le logos pourrait sembler froid ou déconnecté ; et une stratégie reposant uniquement sur le pathos serait perçue comme excessive ou manipulatoire. C'est donc dans l'harmonisation de ces trois éléments que réside l'art véritable de la persuasion.

Pour aller plus loin, la persuasion ne dépend pas uniquement du contenu du message, mais aussi de la manière dont il est formulé et adapté à son destinataire. La connaissance du public cible est essentielle : il ne s'agit pas de dire la même chose à tous, mais de formuler les idées de manière stratégique selon le contexte social, culturel et émotionnel des interlocuteurs. Ainsi, un bon orateur est celui qui sait varier son registre de langue, choisir ses mots avec soin, et structurer son discours pour maintenir l'attention tout en guidant la réflexion. La maîtrise de l'éthos, du logos et du pathos constitue une compétence centrale en communication persuasive. Elle permet non seulement d'argumenter de manière efficace, mais aussi de tisser un lien avec l'auditoire, en tenant compte à la fois de la raison, de l'émotion et de la perception sociale. Cette approche rhétorique classique demeure aujourd'hui encore au cœur de nombreuses pratiques discursives contemporaines, qu'elles soient politiques, médiatiques, publicitaires ou même académiques.

### **10.4 L'éthos dans l'analyse critique du discours**

Selon Ruth Amossy<sup>14</sup>, l'analyse du discours politique ne se limite pas à l'étude des fréquences lexicales, bien qu'elles constituent une dimension importante du travail linguistique. Elle mobilise également des méthodes qui dépassent le cadre strictement linguistique, intégrant des outils empruntés à la rhétorique, à la sociologie ou encore aux sciences politiques. Ainsi, certains analystes tentent de dégager des schèmes culturels

---

<sup>14</sup> Amossy, R., *L'argumentation dans le discours*, Paris : Armand Colin, 2006.

## **Partie théorique I**

stabilisés, en évaluant leur portée argumentative dans des contextes spécifiques. Cette approche rejoint la rhétorique contemporaine, qui s'attache particulièrement à la construction de l'identité discursive et à la manière dont le locuteur se positionne par rapport à son interlocuteur et à son environnement sociopolitique. Dans cette perspective, Dominique Maingueneau a joué un rôle central dans l'introduction de la notion d'ethos discursif en sciences du langage. Il étend cette notion à des types de discours variés, qu'ils soient administratifs, politiques, publicitaires ou littéraires, et affirme que l'ethos est une composante essentielle de toute énonciation inscrite dans l'espace social. Pour Maingueneau, « dès qu'il y a énonciation, quelque chose de l'ordre de l'ethos se trouve libéré » : autrement dit, chaque prise de parole construit, de manière explicite ou implicite, une représentation de soi que l'auditeur ou le lecteur est amené à interpréter. Cela implique que le locuteur ne maîtrise jamais totalement l'image qu'il projette, mais tente néanmoins d'orienter la lecture de ses signes, même de manière partielle ou intuitive.

L'ethos discursif apparaît ainsi comme un enjeu stratégique, car il participe à la mise en scène de soi dans l'espace public. Dans le discours politique, cette mise en scène est particulièrement déterminante : le locuteur ne cherche pas seulement à convaincre par ses idées, mais aussi par l'image qu'il donne de lui-même — celle d'un leader compétent, proche du peuple, intègre ou charismatique, selon le contexte. L'analyse de l'ethos permet donc de comprendre comment un discours façonne l'autorité symbolique du locuteur et conditionne la réception de son message.

### **10.5 Le pathos dans l'analyse du discours**

Dans l'analyse du discours, le pathos occupe une place essentielle car il révèle la manière dont un locuteur mobilise les émotions pour orienter la réception de son message. Loin d'être un simple ornement rhétorique, le pathos permet de décrypter la dimension affective du discours et les stratégies mises en œuvre pour toucher l'auditoire sur le plan émotionnel. Comme le souligne une définition pertinente : « L'argumentation par le pathos fait appel aux sentiments, aux pulsions et aux désirs de l'auditoire, ce qui lui confère son pouvoir indiscutable dans l'argumentation ». Dans une perspective d'analyse, les affects ne relèvent pas seulement de la psychologie du récepteur, mais sont inscrits dans le discours lui-même, à travers des choix lexicaux, des figures de style, un rythme, ou encore une mise en

## **Partie théorique I**

scène de situations chargées d'émotion. Ces éléments contribuent à modeler l'interprétation du message et à influencer les réactions du public, souvent de façon inconsciente.

L'étude du pathos permet de mettre en lumière comment un discours cherche à susciter l'adhésion en jouant sur la sensibilité du destinataire. Dans les discours politiques ou médiatiques, par exemple, les émotions deviennent des outils puissants pour légitimer une position, discréditer un adversaire ou provoquer une mobilisation collective. Le pathos devient donc un indice révélateur de l'intention persuasive du locuteur et un enjeu d'analyse majeur pour comprendre la portée sociale et symbolique d'un discours.

### **11 L'interdiscours et les tensions idéologiques**

La plupart des études réalisées en analyse du discours se situent dans des domaines discursifs qui, bien que non conçus comme uniformes et cloisonnés, se révèlent rarement méthodologiquement accessibles, se focalisant davantage sur des éléments de discours que sur l'inter-discours. La continuité de cette tradition ne découle pas d'un objectif strictement typologique, mais de la nécessité d'établir, en lien avec certains objets d'étude, des outils fiables pour l'analyse de la textualité qui nécessite, sans s'y limiter, des corpus de référence. Pêcheux avait présenté le groupe de notions fondamentales d'inter-discours et de préconstruit pour pallier les insuffisances de l'analyse du discours initialement liée à la notion de formation discursive. Par ce biais, son intention était en partie semblable à celle que nous assignons à notre réflexion ici. Il s'agissait, notamment par le biais du préconstruit, de parvenir à établir le sens des textes, à travers une association entre le social et le langagier. L'inter-discours se définit comme le "tout complexe à dominante" (Pêcheux 1975:146) qui dynamise et relie les formations discursives de rapports de pouvoir ou d'alliance. Le préconstruit "désigne une construction antérieure, extérieure, indépendante, en contraste avec ce qui est élaboré lors de l'énonciation. Il souligne l'existence d'un écart entre l'inter-discours comme champ de construction du préconstruit et l'intra-discours, comme espace d'énonciation par un individu [ . . .]" (Courtine 1981:35). Il constitue un effet de l'inter-discours au sein d'une formation discursive, mais en s'imposant de manière unifiée, sous une forme transparente, il efface en même temps les rapports de force qui sous-tendent sa naissance. Dès lors, il apparaît clairement que l'introduction de l'inter-discours a pour but de corriger la vision homogène et

## **Partie théorique I**

stable de la formation discursive, ainsi que le primat donné à l'idéologie en tant que déterminant social externe dont les textes sont les manifestations, indépendamment de tout déterminisme linguistique (Rastier 2001:245-246).

En nous focalisant sur la circulation et les intersections entre les espaces discursifs, nous visons à échapper aux limitations des corpus fermés, conçus à partir d'une hypothèse générale, et à obtenir une compréhension plus étendue et précise des phénomènes socio-historiques. Notre intention, qui met en avant des faits d'hétérogénéité non signalée, se confronte à la question des observables, car l'hétérogénéité intégrale n'est pas linguistiquement signalée. Pour surmonter ce défi, nous axons notre analyse sur deux cas ayant suscité de nombreux commentaires médiatiques. Leur présence dans l'espace médiatique est perçue comme un signe d'un enjeu : « Du fait qu'ils sont problématisés, les énoncés [politiques] ordinaires passent inaperçus puisque parfaitement conformes aux attentes de leur destinataire. En revanche, la dramatisation engendrée par le dépassement des frontières dicibles/indicibles, recevables/irrecevables, permet de mettre en lumière les croyances qui soutiennent le discours politique. Les périodes de routine nous intéressent donc moins que celles de crise. Le scandale peut même être un indicateur fiable révélant une violence faite aux idéologies fondatrices » (Le Bart 2003:100). Plus simplement, la question de l'interdiscours tient une place essentielle dans l'analyse du discours, bien qu'elle soit souvent laissée de côté au profit d'études de discours isolés et institutionnalisés. En effet, la majorité des recherches se concentre sur des corpus délimités, sans toujours prendre en compte la circulation des énoncés dans un espace discursif plus vaste. Cette tendance s'explique en partie par une volonté de rigueur méthodologique, visant à analyser la textualité de façon précise. Cependant, elle occulte une dimension essentielle : celle de l'inter-discours, comprise comme l'ensemble des discours antérieurs ou parallèles qui influencent, traversent ou parasitent un discours donné, même s'ils ne sont ni explicitement visibles ni cités.

L'introduction de l'inter-discours vise ainsi à aller au-delà d'une vision homogène et close des formations discursives, en réintégrant la dimension sociale dans l'analyse du langage. Ce changement permet d'explorer comment les discours circulent, s'interpénètrent, se contaminent et comment ils contribuent à établir un sens commun souvent peu interrogé. Il devient alors indispensable de se détacher des corpus fermés, construits sur des critères strictement génériques, pour envisager les discours dans leur hétérogénéité constitutive, même lorsque celle-ci n'est pas linguistiquement marquée.

## Partie théorique I

### 12 La notion de doxa

La notion de doxa trouve son origine dans la philosophie antique, notamment chez Platon, où elle désigne l'opinion, par opposition à la connaissance vraie. Anne Cauquelin (1999) montre que la doxa est une version altérée du Bien platonicien, transformée en un ensemble de règles socialement acceptables, efficaces pour la majorité. Elle passe ainsi du champ philosophique à celui du sens commun, en devenant une norme partagée, perçue comme naturelle. Mais cette vision change radicalement avec Roland Barthes et Pierre Bourdieu, deux penseurs engagés sur les plans social et linguistique. À partir des années 1970, ils réinvestissent la notion de doxa dans une perspective critique, en l'intégrant à l'analyse du discours. Leur objectif n'est plus simplement de décrire ce qui est partagé, mais de révéler les idéologies dominantes et les rapports de pouvoir cachés dans les discours. Dans cette optique, la doxa devient un outil pour comprendre ce qui est présenté comme évident, naturel ou universel, alors qu'il s'agit souvent d'intérêts particuliers ou de représentations socialement construites. Elle permet ainsi de dénaturer le discours, de montrer que ce qui semble aller de soi est en réalité le produit de mécanismes sociaux, politiques ou médiatiques.

#### 12.1 Deux conceptions antagonistes de la doxa

<b>Conception antique / rhétorique</b>	<b>Conception critique / sociologique</b>
Opinion commune, utile à l'éloquence <sup>15</sup>	discours dominant, idéologie naturalisée
Norme souple, orientée vers la persuasion	Instrument de pouvoir, imposé sans conscience critique
Pragmatisme communicationnel	Conformisme <sup>16</sup> idéologique structurant

<sup>15</sup> Art, talent de bien parler, de persuader et de convaincre par la parole ; verve : Il entraînaient les foules par son éloquence.

## Partie théorique I

Acception neutre ou positive	Connotation fortement négative
------------------------------	--------------------------------

Tableau N°1 : la conception de la doxa

Ces deux conceptions ne s'excluent pas mutuellement : elles illustrent plutôt un glissement de paradigme, d'une rhétorique du probable vers une critique du plausible idéologiquement imposé.

### **12.2 La doxa dans l'analyse critique du discours**

La notion de doxa devient un outil fondamental dans le cadre de l'Analyse du Discours Critique (ACD), car elle permet d'interroger les mécanismes par lesquels certaines idées deviennent si familières qu'elles semblent "naturelles". Deux grandes questions s'imposent alors : comment une idée se naturalise-t-elle ? Et qui produit cette naturalisation ?

D'un côté, la naturalisation des idées s'explique par des mécanismes sociaux profonds : l'habitus, les pratiques quotidiennes, les discours médiatiques et institutionnels contribuent à ancrer certaines représentations dans les esprits, au point qu'elles ne sont plus remises en question. De l'autre côté, cette diffusion n'est pas neutre. Elle est souvent produite, relayée et renforcée par des figures d'autorité – journalistes, experts, intellectuels, personnalités publiques – que Pierre Bourdieu appelle ironiquement les doxosophes. Ces acteurs donnent à des intérêts particuliers une apparence d'universalité, en les présentant comme des évidences partagées par tous. Ainsi, la doxa ne se limite pas à un simple contenu idéologique : elle fonctionne comme un cadre cognitif et discursif, une structure d'intelligibilité qui rend certaines choses visibles, dicibles, légitimes, tout en excluant d'autres. C'est ce que souligne la critique bourdieusienne lorsqu'elle affirme que la doxa, ce n'est pas seulement ce que tout le monde pense, c'est ce que tout le monde ne pense même plus à penser. Elle devient alors un impensé collectif, un invisible social qui conditionne la

---

<sup>16</sup> Fait de se conformer aux normes, aux usages (traditionalisme) ; attitude passive qui en résulte (s'oppose à non-conformisme).

## **Partie théorique I**

réception et la diffusion des discours. Ce glissement conceptuel permet de tracer une frontière claire entre deux approches de la doxa. La première, héritée de la rhétorique aristotélicienne, la considère comme un outil dialogique et pragmatique, permettant d'argumenter avec ce qui est admis par le plus grand nombre. La seconde, plus critique et politique, inspirée notamment par Bourdieu, Barthes ou encore Amossy, voit dans la doxa un instrument idéologique, porteur de normes implicites et vecteur de domination symbolique. Dans cette perspective, la doxa devient un lieu stratégique d'observation : elle permet de comprendre comment les idées circulent, s'imposent, et finissent par devenir invisibles en tant qu'idées. Elle constitue un point d'entrée privilégié pour analyser à la fois les mécanismes d'adhésion collective, les effets de pouvoir produits par les discours, et les formes d'exclusion symbolique qui en découlent.

### **13 Les Grands Récits Idéologiques dans les Vidéos de Kamel Daoud**

#### **13.1 Le marxisme**

Le marxisme, fondé par Karl Marx (et développé avec Friedrich Engels), est une manière de comprendre la société en partant de l'idée que l'histoire humaine est principalement marquée par des luttes entre classes sociales. Selon Marx, à chaque époque, une classe dominante possède les moyens de production (comme la terre, les usines, l'argent...), tandis qu'une autre classe travaille pour elle. Cette opposition crée des injustices économiques, mais aussi des formes de domination idéologique et politique. Dans le marxisme, le capitalisme est vu comme un système où une minorité (la bourgeoisie) exploite la majorité (le prolétariat, c'est-à-dire les travailleurs) pour faire du profit. Marx pense que cette exploitation entraîne une aliénation : les travailleurs perdent le sens de leur travail et d'eux-mêmes, car ce qu'ils produisent ne leur appartient pas. Mais pour Marx, l'histoire ne s'arrête pas là. Il croit que cette situation est appelée à changer, grâce à la prise de conscience collective des opprimés. Il appelle cela la praxis révolutionnaire : les gens n'acceptent plus passivement leur condition, ils s'organisent pour transformer le système. Le but final du marxisme est l'abolition de la propriété privée des moyens de production, et donc la fin des classes sociales : une société sans exploitation, fondée sur la coopération.

## **Partie théorique I**

### **13.2 Le nationalisme**

Le nationalisme est une idéologie politique qui place la nation au centre de tout. Il repose sur l'idée que les personnes qui partagent une même langue, culture, histoire ou territoire forment un peuple uni, qui a le droit de se gouverner lui-même.

Il existe plusieurs formes de nationalisme :

#### **13.2.1 Le nationalisme émancipateur**

Il apparaît souvent dans des contextes de colonisation ou d'occupation. Il vise à libérer un peuple dominé, à revendiquer son indépendance (comme dans les luttes anti-coloniales).

#### **13.2.2 Le nationalisme identitaire**

Il insiste sur la pureté ou la spécificité d'une nation, parfois de façon exclusive ou agressive envers les étrangers ou les minorités. Le nationalisme d'État : il sert à renforcer l'unité d'un pays déjà constitué, à créer une cohésion nationale (souvent par l'école, la langue officielle, les symboles...).

Dans certains contextes, comme l'Algérie ou d'autres pays colonisés, le nationalisme a été un mouvement de libération, porteur d'espoir et de fierté. Mais dans d'autres cas, il peut dériver vers l'exclusion ou le repli sur soi, surtout s'il se base sur le rejet de l'autre.

### **13.3 Le fascisme**

Le fascisme est une idéologie politique autoritaire, nationaliste et violente, apparue en Europe au début du XXe siècle, principalement en Italie avec Benito Mussolini, puis en Allemagne sous la forme du nazisme avec Adolf Hitler. Il se caractérise par un pouvoir fort,

## **Partie théorique I**

centralisé et souvent concentré entre les mains d'un seul homme, présenté comme un guide ou un sauveur de la nation.

Au cœur de cette idéologie se trouve une croyance de la nation, perçue comme supérieure aux autres, ce qui entraîne le rejet de l'étranger, des minorités et de toute forme de différence. Le fascisme rejette la démocratie : il supprime les libertés individuelles, contrôle la presse, et élimine les opposants politiques par la censure, la prison ou la violence. La violence est d'ailleurs glorifiée, présentée comme un moyen légitime d'imposer l'ordre, d'affirmer la puissance du peuple et de purifier la société. Le fascisme valorise la discipline, l'uniformité, et se méfie de toute contestation. Il se construit aussi dans une opposition radicale au marxisme et au socialisme, qu'il accuse de diviser la nation par la lutte des classes.

Le fascisme utilise massivement la propagande pour séduire et mobiliser les foules. Il s'appuie sur des discours passionnés, des symboles forts, des slogans simples, et souvent sur des mythes nationaux ou raciaux, afin de créer une identité collective fondée sur l'exclusion et la peur.

## **Partie théorique I**

### **14 Conclusion**

En conclusion, nous avons exploré et décrit les concepts clés liés à l'analyse critique du discours, particulièrement appliqués au discours intellectuel. Dans cette perspective, le discours est un objet d'étude complexe qui implique à la fois l'orateur, ici Kamel Daoud, et son auditoire, mais aussi des stratégies discursives telles que la construction de l'ethos, l'appel au pathos, et l'utilisation du logos pour convaincre et persuader. Nous avons mobilisé les notions d'énonciation, de pragmatique et de contre-discours pour comprendre comment le discours peut s'inscrire dans un contexte social et historique donné, et comment il peut questionner, critiquer ou réinventer les récits dominants, notamment autour de la mémoire de la Révolution algérienne. Cette réflexion théorique nous prépare à étudier plus en détail les extraits du discours de Kamel Daoud, en mettant en lumière ses stratégies rhétoriques et ses choix énonciatifs, afin de saisir comment il construit un discours militant et singulier dans un champ intellectuel marqué par des tensions idéologiques fortes.

# Partie pratique

## **Partie pratique II**

### **Introduction**

Après avoir posé les bases théoriques nécessaires à la compréhension de notre sujet, cette partie pratique se propose d'appliquer les concepts et outils présentés précédemment à l'analyse de notre corpus. Elle vise à observer concrètement la manière dont les éléments discursifs se manifestent dans un contexte réel et à mettre en lumière les enjeux qui en découlent. À travers cette étude, nous chercherons à répondre à notre problématique en confrontant l'approche théorique aux données du terrain.

### **1 Présentation du corpus**

Notre travail de recherche repose sur une analyse critique du discours de Kamel Daoud. Nous avons opté pour des passages qui nous semblent pertinents et notable à la mémoire de la guerre d'indépendance algérienne. Cette sélection s'appuie sur trois supports, la première est une conférence intitulée « la guerre imaginaire » présentée par Kamel Daoud le 02 juillet 2024 à l'université de Stirling et diffusée sur la chaîne « society for french studies ». La seconde est une conférence prononcée lors du lancement officiel de la chaire d'écrivains Sciences Pro à Paris, en 2019. La troisième est une conférence donnée par Kamel Daoud, à l'université de Yale le 9 novembre 2015. Cet événement a été organisé avec le soutien du Département de français de Yale, du Poynter Fellowship in Journalisme, du Council on Middle East Studies, du Council on European Studies, du « Stephen and Ruth Hendel '73 Fundy for Innovation in Africa » et du Whitney Humanities Center. « The Yale lecteur » Ces discours ont été fidèlement transcrits depuis la vidéo formelle. L'ensemble englobe des discours structurés dans un contexte universitaire et institutionnel, en intégrant des réflexions individuelles et des critiques politiques.

### **2 Méthodologie de recherche**

Dans ce travail, nous adoptons une analyse qualitative portant sur trois conférences de Kamel Daoud (*La Guerre imaginaire*, *Réinventer l'universel*, conférence à l'Université de Yale), en mobilisant une approche énonciative, discursive et pragmatique.

## **Partie pratique II**

Nous recourons d'abord à l'approche énonciative afin d'analyser la manière dont le locuteur s'inscrit dans son propre discours. Cette approche nous permet d'observer la distance qu'il établit avec ses énoncés à travers des marqueurs tels que les pronoms, les modalisateurs ou les temps verbaux. Nous cherchons ainsi à déterminer la posture énonciative de Kamel Daoud et le rapport qu'il construit avec sa parole.

Dans un second temps, nous examinons les stratégies discursives mobilisées pour déconstruire les récits dominants liés à la Révolution algérienne. Nous nous intéressons aux procédés linguistiques et rhétoriques (antithèses, interdiscours, ironie, reformulations) par lesquels l'auteur construit un contre-discours critique face aux idéologies comme le nationalisme, le marxisme ou le fascisme.

Enfin, nous mobilisons une approche pragmatique afin d'analyser les effets produits par le discours sur ses destinataires. Nous nous appuyons sur l'étude des actes de langage, des implicites et des effets de sens pour mettre en lumière la portée argumentative et idéologique du propos dans un contexte postcolonial.

### **3 Analyse des extraits tirés des vidéos**

#### **3.1 Vidéo N°1**

##### **3.1.1 Contexte générale**

Kamel Daoud a présenté une conférence intitulée La Guerre imaginaire le 2 juillet 2024 à l'université de Stirling, lors du 64e congrès de la Society for French Studies. Daoud est invité en tant qu'écrivain et chroniqueur engagé dans un environnement universitaire francophone, devant un public de chercheurs, d'étudiants et de spécialistes des études postcoloniales et francophones.

Dans cette allocution, il rappelle l'importance de la guerre d'indépendance algérienne dans l'imaginaire collectif, en Algérie comme en France. Il critique un récit figé, mis en œuvre à des fins politiques, où la mémoire devient une « rente » – politique, culturelle ou linguistique. Selon lui, cette accumulation de mémoire empêche d'avoir une vision claire du présent algérien.

## **Partie pratique II**

Le ton est franc, parfois presque intime, mais toujours critique. Sa conférence est conçue comme une parole libre, personnelle, presque intime. Son objectif n'est pas de reproduire les discours officiels sur la Révolution algérienne, mais de les interroger, de mettre en lumière ce qu'ils dissimulent. Son approche représente une rupture : il s'éloigne du récit glorieux et figé afin de mettre en lumière ce que cette mémoire empêche actuellement - dans le langage, la politique, la démocratie.

Les sujets traités portent sur la mémoire figée de la guerre d'indépendance, le silence imposé sur la guerre civile des années 90, la récupération politique de l'histoire et l'importance de la présence linguistique. Il évoque un pays réduit à ses archives, une « rente mémorielle », une amnésie imposée sur le présent, alors que la Révolution est omniprésente dans les noms de rue, mais absente de la réalité politique.

## Partie pratique II

### 3.1.2 Extrait N°1

« Une guerre qu'on n'a pas vécue et d'une amnésie obligatoire sur une guerre que nous avons vécue. Vous voyez, tout cela, ça offre de la matière pour la névrose et pour la littérature. Alors pourquoi je dis "guerre imaginaire" ? Je suis un enfant né dans un village et, avec le temps, j'ai perçu clairement que mon père et mon grand-père ne me parlaient pas beaucoup de la guerre d'indépendance ou de la guerre contre la France coloniale de l'époque. Il y avait un silence, il y avait une mesure, il y avait chez mes parents cette preuve que l'Histoire était beaucoup plus complexe que celle qu'on m'enseignait à l'école. À l'école, la simplification était de règle : il y avait les Français qui étaient méchants, il y avait les Algériens qui étaient arabes et musulmans, et il y avait une guerre qui avait les relents d'une guerre sacrée de décolonisation. »

#### **-Analyse linguistique**

Il adopte une position énonciative personnelle et engagée. Daoud ne cherche pas à se cacher derrière une objectivité impersonnelle ; au contraire, il se place en tant que sujet de son discours, témoignant d'une expérience intime et collective. Cette démarche crée une proximité avec son auditoire, tout en renforçant la légitimité de sa parole : il parle en tant qu'Algérien, en tant qu'individu qui a vécu ce que d'autres ont également vécu. « *Une guerre qu'on n'a pas vécue et d'une amnésie obligatoire sur une guerre que nous avons vécue* ». Dans ce passage, Daoud commence par poser une distinction importante : il oppose la guerre qu'« on n'a pas vécue » à celle qu'« nous avons vécue ». Cette opposition n'est pas seulement chronologique, mais elle met en lumière un décalage entre le récit de l'Histoire, tel qu'il est enseigné et raconté, et la réalité vécue par les générations qui ont traversé ces événements (ceux de la décennie noire qu'on a mis sous silence selon Kamel Daoud). Ce "nous", employé au début, devient rapidement un engagement personnel de Daoud, un "je" collectif qui parle au nom d'une expérience commune.

Le recours au présent de vérité générale (« nous sommes dans ce piège permanent », « nous sommes perçus ») ancre son propos dans une réalité durable, structurelle, ce qui lui permet de poser un constat critique et non un simple ressenti.

## Partie pratique II

Il introduit ensuite le terme de « guerre imaginaire », pour souligner que la guerre d'indépendance algérienne, dans le discours officiel, est une mémoire figée, sacralisée, presque mythifiée. Elle devient, selon lui, un symbole de décolonisation, sans nuances, sans espace pour les complexités humaines et politiques qui l'ont entouré. Il dénonce ici une « amnésie obligatoire » imposée par l'État et les institutions, un oubli de l'Histoire plus proche, celle de la guerre civile des années 90, dont il souligne l'invisibilité dans les récits officiels.

Il a introduit une question « *Alors pourquoi je dis "guerre imaginaire" ?* » qui justifie l'utilisation du terme "imaginaire". Ce terme joue sur la notion de la guerre comme une construction, quelque chose de fabriqué et entretenu par les récits, la mémoire collective, et la culture. Il ne s'agit pas ici d'une guerre « réelle » dans le sens où elle est vécue, mais d'une version idéalisée, réduite à une lutte manichéenne entre les « bons » Algériens et les « méchants » Français. Daoud assume son propre discours et le situe dans une démarche réflexive. Cette justification ne se fait pas sur le mode neutre ou distancié ; au contraire, elle prend la forme d'une subjectivité affirmée.

L'usage répété du pronom « je », de « mon père » et « mon grand-père », inscrit l'analyse dans une lignée familiale, une mémoire intime. À travers l'évocation de cette filiation, Daoud construit un arrière-plan narratif à l'imparfait : « ils ne me parlaient pas beaucoup de la guerre... », Ce qui crée une atmosphère de silence, de non-dit, et donne à son témoignage une dimension sensible et incarnée. Ce silence, loin d'être un vide, est porteur de sens. Le locuteur montre que ce silence n'est pas un oubli volontaire, mais une reconnaissance implicite de la complexité de l'Histoire. Ses parents, par leur réticence à parler, montrent que l'Histoire ne peut être réduite à un récit simplifié, celui que l'école lui impose, où la guerre est une lutte de "bons" contre des "méchants". L'Histoire familiale, dans sa complexité, ne correspond pas à cette version figée de la mémoire nationale.

La transition d'isotopie vers le religieux introduit l'idée de sacralisation de la guerre, qu'il va ensuite déconstruire en parlant d'« une guerre sacrée de décolonisation ». Le discours de Daoud se construit ainsi sur une tension constante entre mémoire imposée et subjectivité critique, entre récit officiel et récit vécu.

## Partie pratique II

### **-Analyse pragmatique**

Dans cet extrait, Kamel Daoud emploie diverses stratégies pour persuader, en se fondant sur les trois éléments fondamentaux de la rhétorique : l'ethos, le pathos et le logos. Pour commencer, l'ethos : il s'efforce de se présenter comme une personne digne de confiance et authentique. En utilisant la première personne et en mentionnant son père ainsi que son grand-père, il rend son propos intime et véritable. On ressent qu'il partage une expérience qu'il maîtrise parfaitement, ce qui accroît sa crédibilité pour critiquer la narration officielle.

Ensuite, le pathos : il sollicite les émotions. Avec des termes tels que silence, preuve ou simplification, il transmet un malaise et une frustration. Il illustre ce que signifie grandir avec un récit incomplet, figé et imposé. Cela touche le lecteur, qui peut éprouver une certaine forme d'empathie ou d'injustice.

Pour finir, le logos : il construit un argument clair. Il met en contraste deux interprétations de l'histoire : celle transmise par l'éducation, qui est simplifiée et idéologique, et celle plus nuancée qu'il devinait chez ses parents, mais qui n'était jamais réellement partagée. Il cite l'éducation scolaire comme exemple pour démontrer comment la mémoire peut être altérée.

En combinant ces trois dimensions, Daoud ne vise pas à établir une vérité absolue, mais à remettre en question une narration officielle, pour offrir une voix plus humaine, sensible et réfléchie. C'est cette façon de s'exprimer à partir de soi tout en parlant pour autrui qui confère à son discours une force et une persuasion remarquables.

Cette déconstruction du récit officiel par le biais d'une reconfiguration lexicale et idéologique nous mène à présent à examiner les implications de ce positionnement discursif sur la mémoire collective et la réception sociale de son propos repose sur un subtil mais puissant changement de sens. Premièrement, il y a cette notion de déplacement du regard : la guerre d'indépendance n'est plus perçue comme une vérité sacrée, mais comme une construction de la mémoire, façonnée par les institutions, l'éducation, et la politique. En la qualifiant de « guerre imaginaire », il n'ignore pas l'événement historique, mais il le redéfinit.

## **Partie pratique II**

Le terme « imaginaire » introduit un nouveau registre sémantique : celui de l'invention, du mythe, et du récit idéologique. C'est un contre-discours affirmé : Daoud positionne sa voix contre une vision dominante, répétitive et figée de l'Histoire. Il remet en question le récit manichéen (les gentils Algériens vs les méchants Français) transmis par le système éducatif. Ce récit officiel repose sur une langue simplifiée, chargée de symboles religieux (« guerre sacrée »), où l'émotion supplante la complexité. Le lexique religieux comme « sacrée », « méchants », « arabes et musulmans » témoigne de la sacralisation de l'Histoire, la rendant ainsi intouchable. Et lui, précisément, ose y intervenir.

Ce qui est encore plus marquant, c'est que cette critique émane non pas d'un extérieur froid ou distant, mais de l'intérieur : c'est un Algérien, un fils, un petit-fils, qui prononce « je », « mon père », « mon grand-père ». Ces repères personnels confèrent une dimension affective au propos. Ils ancrent son discours dans une mémoire intime, distincte du discours public, et c'est là que la force du contre-discours s'affirme : il ne s'agit pas simplement d'une opposition politique, mais d'une parole vécue, portée par celui qui a été façonné par ce système qu'il remet en question. Prenons, par exemple, cette phrase : « il y avait un silence, il y avait une mesure, il y avait chez mes parents cette preuve que l'Histoire était beaucoup plus complexe que celle qu'on m'enseignait à l'école ». Ici, chaque élément évoquant le silence (« silence », « mesure », « ne me parlaient pas ») s'oppose au tumulte des slogans officiels. Ce silence se transforme en parole, mais une parole différente : celle de la nuance, du doute, et de la mémoire familiale non-conformiste. Kamel Daoud ne vise pas à substituer une vérité à une autre, mais à introduire une ambiguïté dans une mémoire trop précise. Il ouvre une brèche dans l'unanimité mémorielle. Et cette ouverture, c'est là que réside le contre-discours : il ne s'agit pas d'un discours de remplacement, mais d'un discours d'ouverture, qui dérange, qui déplace, et qui oblige à envisager les choses autrement.

La perspective communicative de Kamel Daoud a pour but de créer un lieu de réflexion critique sur la mémoire de la guerre d'indépendance. En s'appuyant sur ses propres expériences, il examine la façon dont cette guerre a été figée dans un récit sacralisé, imposé par le cadre éducatif et les organismes. Son objectif n'est pas de fournir une vérité différente,

## Partie pratique II

mais de lever le voile sur le silence, d'exprimer l'inexprimable. Il met en lumière la complexité de l'Histoire familiale en contraste avec la version officielle, tout en incitant son public à adopter une attitude active, à repenser la mémoire collective. C'est aussi un appel à reprendre possession de l'Histoire, non pas comme un legs immuable, mais comme un espace dynamique et interrogatif. Son discours émerge ainsi comme une voix dissidente, affirmée et incarnée, qui refuse le confort du récit héroïque pour explorer ce qui se cache derrière le silence et les non-dits.

### **3.1.3 Extrait N° 2**

« La nouvelle génération est devenue est entretenu dans un excès de Zèle du Mémorial alors je m'explique c'est très complexe je m'explique c'est-à-dire que lorsque vous venez au monde en Algérie et que vous venez après l'indépendance vous vivez avec deux syndromes : le premier c'est celui du revenant, vous êtes investi d'une vie que vous n'avez pas vécu c'est celle de la guerre et la deuxième c'est le syndrome du déserteur. La génération qui nous précède nous a toujours accusés d'avoir déserté une guerre alors que nous n'étions pas nés. Nous sommes plongés dans plutôt dans la situation des indus occupants nous sommes coupables de ne pas avoir fait la guerre »

#### **- Analyse linguistique**

Le locuteur véhicule l'idée que cet évènement historique est une coque héritée. D'abord, nous remarquons une forte présence des déictique personnels notamment l'usage du "vous" et du "nous". Il s'adresse à un interlocuteur collectif qui semble concerné par la même souffrance générationnelle: ce "vous" inclut les jeunes Algériens, tandis que le "nous" montre que le locuteur fait partie de cette génération et fait partie des jeunesses algérienne. Le pronom je "je m'explique" marque une tentative de subjectivité engagé, mais toujours, il parle de positionnement collectif.

Les temps verbaux employés sont le présent de l'indicatif « vous vivez », « nous sommes coupables », ce qui donne une impression d'actualité constante (la vérité générale). Cela montre que les effets de cette mémoire imposée ne relèvent pas du passé, mais sont encore vécus dans le présent. Le passé composé et le plus-que-parfait « vous n'avez pas vécu », « nous n'étions pas nés » servent à marquer une distance entre les générations : celle qui a fait la guerre et celle qui en hérite les conséquences sans l'avoir vécue. Le passage est marqué par des mots qui renvoient à la mémoire, à la guerre, et à une forme de culpabilité

## Partie pratique II

héritée : syndrome, revenant, déserteur, accusé, coupables, indus occupants. Cela crée une isotopie mémorielle, mais aussi une isotopie de la culpabilité, qui insiste sur le poids injuste porté par cette génération. Le mot « syndrome » évoque un traumatisme, comme si cette mémoire collective s'était transformée en pathologie transmise de génération en génération.

### **-Analyse pragmatique**

Dans cet extrait, Le locuteur construit une image de lui-même s'appuie sur une attitude à la fois individuelle et communautaire. Le locuteur utilise la première personne du pluriel – « nous sommes coupables », « nous sommes plongés » – pour s'inscrire au sein même du groupe auquel il s'adresse. Il ne s'exprime pas sur ou à propos des jeunes générations algériennes, mais avec elles et en leur représentation. Ce choix inclusif accentue la légitimité de ses propos : il est lui-même issu de cette génération née après l'indépendance, ce qui confère à son discours une forte authenticité. En disant « je m'explique », il présente une subjectivité acceptée, non pas pour imposer une opinion, mais pour clarifier une réflexion élaborée à partir de l'expérience collective. Ce double ancrage – personnel et commun – donne à son discours une forme d'engagement éclairé, qui renforce sa crédibilité.

Sur le plan émotionnel, l'utilisation du pathos est à la fois discrète et puissante. Le vocabulaire employé – « syndrome du revenant », « syndrome du déserteur », « coupables », « indus occupants » – fait appel à un registre presque médical. Ces expressions ne se contentent pas de décrire une situation historique, mais soulignent une douleur profondément ressentie, perçue comme une forme de traumatisme hérité. L'orateur met en lumière une injustice intergénérationnelle : celle de devoir porter un héritage de conflit sans avoir été acteur de celui-ci. L'impact émotionnel atteint son paroxysme dans la phrase paradoxale : « nous sommes coupables de ne pas avoir fait la guerre ». Cette déclaration engendre un malaise, une dissonance émotionnelle, car elle renverse la logique habituelle de responsabilité. Ce pathos ne cherche pas à émouvoir de manière excessive : il ne vise pas une compassion immédiate, mais engendre une tension intérieure chez le lecteur ou l'auditeur. Cette tension provient de l'écart entre la mémoire officielle, glorifiée, et le ressentiment vécu, souvent étouffé ou oublié. Enfin, le logos du discours s'appuie sur un raisonnement à la fois paradoxal et critique. L'auteur oppose l'attente sociale – représenter la continuité héroïque de

## Partie pratique II

la Révolution – à la réalité vécue – une absence d’engagement, un héritage imposé. La structure binaire entre les deux « syndromes » (revenant et déserteur) reflète cette tension. Elle permet d’illustrer, sans recourir à des chiffres ou à des références historiques explicites, l’incohérence d’un récit mémoriel stagnant : on reproche aux générations d’après-guerre des manquements qu’elles n’ont jamais pu réaliser. Ce retournement logique sert ici de stratégie argumentative. En utilisant le paradoxe comme moteur de son raisonnement, Kamel Daoud remet en question la légitimité d’un discours idéologique dominant et crée un espace critique pour réexaminer la relation à l’Histoire.

Dans cette perspective, le discours de Daoud ne se limite pas à une critique du récit historique : il s’inscrit également dans une volonté de libérer la mémoire collective des injonctions héritées, en recentrant le débat sur les effets contemporains de ce récit sur les jeunes générations. Ce discours ne vise pas à effacer le passé, mais à ouvrir un espace pour une mémoire plus juste, où chacun peut exister sans être constamment ramené à une histoire qu’il n’a pas choisie. Il dénonce le poids d’injuste porté par la nouvelle génération : celui d’une guerre qu’elle n’a pas vécue, mais dont on l’a rendue responsable malgré elle. L’auteur cherche à provoquer un sentiment de malaise collectif, à expliquer pourquoi tant de jeunes se sentent pris entre admiration forcée et culpabilité imposée. Il veut montrer que cette mémoire de la guerre d’indépendance, au lieu de rassembler, étouffe ceux qui sont nés après.

L’énoncé s’inscrit dans une visée explicative et réflexive, marquée par le double emploi de l’auto-interpellation « je m’explique », qui fonctionne ici comme un acte de justification anticipée. Le locuteur cherche à désamorcer une possible incompréhension ou un jugement hâtif. Ce procédé pragmatique renforce une posture d’ethos intellectuel : celle de quelqu’un qui prend le temps de clarifier une pensée qu’il annonce lui-même comme « très complexe ». L’effet est double : modestie stratégique, mais aussi autorité discursive.

Le terme inventé ou intraduisible « zèle du Mémorial » — qui semble évoquer un excès de mémoire, ou un attachement figé à un passé héroïsé — introduit une isotopie mémorielle saturée, qui structure tout l’extrait. Le mot « excès » connote une dérive, une exagération de la mémoire collective, en lien avec une politique du souvenir trop chargée. Cette isotopie s’étend à travers le champ lexical de la guerre (« guerre », « indépendance », «

## Partie pratique II

déserteur », « revenant »), dans un discours où la mémoire n'est pas seulement évoquée, mais mise en accusation.

Deux figures de la mémoire sont construites par le biais d'une stratégie argumentative binaire, presque clinique : le « syndrome du revenant » et celui du « déserteur ». Ces métaphores médicales pathologues la situation générationnelle, et font glisser le discours dans une isotopie du poids identitaire. L'acte de langage ici est un acte de dénonciation : la parole déconstruit une double injonction paradoxale. La jeune génération est accusée de ne pas avoir vécu une guerre à laquelle elle n'a pourtant pas appartenu, tout en étant hantée par son héritage.

Le choix du pronom personnel « vous » dans « lorsque vous venez au monde » universalise l'expérience algérienne postindépendance, en même temps qu'il crée une complicité inclusive : c'est une manière de parler de « nous » en se tenant à distance, pour mieux objectiver la situation. Mais plus loin, cette distance s'efface : « nous sommes plongés... », « Nous sommes coupables... » : Retour à une subjectivation collective, où le locuteur s'inclut pleinement. Cette oscillation entre distanciation énonciative et réappropriation subjective renforce l'idée d'un malentendu générationnel, profondément intériorisé.

La phrase de clôture — « nous sommes coupables de ne pas avoir fait la guerre » — condense avec ironie et gravité la finalité du propos. C'est un acte d'accusation inversée, où l'absurde devient outil critique : être coupable de ce que l'on n'a pas fait, de ce que l'on n'a pas pu faire. Le discours déconstruit ici un héritage toxique, imposé par une mémoire instrumentalisée.

Autrement dit, ce discours oppose au récit officiel un contre-récit : il déconstruit l'autorité de la mémoire nationale pour imposer une nouvelle idéologie, plus lucide, plus libre, centrée sur le droit à l'oubli partiel et à la reconstruction. C'est une manière de dire que l'on peut aimer son pays sans porter un récit qui écrase. Il valorise une mémoire héroïque, souvent transmise au sein de la famille comme un héritage. L'auteur retourne cette transmission en acte d'étouffement : la mémoire familiale devient ici preuve de l'oppression

## **Partie pratique II**

symbolique, et non de la fierté. Il transforme donc la famille en témoin à charge. Ce geste est fort, il montre que la transmission intergénérationnelle n'est pas toujours une continuité, mais parfois un conflit. En projetant la nouvelle génération dans un double rôle, il impose une vision profondément critique. Ce n'est plus la guerre qui donne du sens à l'identité, mais le refus d'être piégé par elle. Il ne s'agit pas d'un simple rejet, mais d'une tentative de désacralisation, qui assume une vision nouvelle, tournée vers l'avenir.

Kamel Daoud adopte un discours argumentatif et critique, sans retenue. Il remet en cause des symboles forts de la mémoire algérienne, comme le 1er novembre ou la guerre civile, pour déstabiliser un récit figé. Ses arguments sont à la fois pertinents et dérangeants, car ils visent la désacralisation de certains éléments historiques. Le film La Bataille d'Alger, souvent perçu comme un trésor national, devient chez lui un outil de lecture du discours officiel. Il en analyse les scènes, le contexte, les intentions pour montrer que la mémoire visuelle est aussi construite. Son objectif est clair : changer la mémoire collective, casser les idées dominantes, et ouvrir un nouveau regard, plus critique, sur le passé.

### **3.1.4 Extrait N° 3**

« Pon corvo voulait montrer des femmes en haïk, mais ses contemporains algériens ont refusé car, ils voulaient montrer une guerre de libération avec des femmes émancipées. »

#### **-Analyse linguistique**

Kamel Daoud adopte une posture énonciative distanciée, presque. Il ne parle ni en porte-parole du réalisateur (Poncorvo), ni en défenseur du discours national algérien. Son positionnement est celui de l'analyste, de l'observateur qui expose une tension sans la résoudre, sans juger. Cette distance lui permet de mettre à nu un paradoxe les Algériens de l'époque, pourtant porteurs d'un combat pour la liberté, refusent de montrer les femmes dans le haïk, un vêtement qui fait pourtant partie de leur culture visuelle et morale.

Le passage s'appuie sur des phrases déclaratives, courtes et directes, qui donnent à son propos une forme d'objectivité apparente. Il ne cherche pas à convaincre, mais à montrer

## Partie pratique II

un décalage entre le discours et la pratique, entre l'attachement affiché à l'histoire et le rejet silencieux de ses signes visibles, comme le voile traditionnel.

Le choix des verbes modaux ou de volonté — « voulait », « ont refusé » — met en lumière les intentions cachées derrière les décisions : Poncorvo veut montrer, les Algériens refusent. Ces verbes ne décrivent pas simplement des actions, ils révèlent des jeux de pouvoir symbolique, des conflits de représentation. Le passé utilisé dans les verbes déjà mentionné ancre le discours dans une époque spécifique, celle de la guerre et de l'immédiate après-indépendance, tout en suggérant une résonance actuelle, une mémoire encore active.

Les pronoms personnels — « Poncorvo », « ils » — servent à distinguer clairement les acteurs, à tracer les lignes du désaccord sans confusion : d'un côté, l'artiste européen avec son regard documentaire ; de l'autre, les responsables algériens, soucieux de projeter une image maîtrisée de la femme algérienne, sans voile, libérée et épanouie.

Cette analyse met ainsi en évidence une stratégie de reconfiguration identitaire : effacer le haïk, c'est refuser une certaine image de soi, une part de son propre passé. Kamel Daoud ne prend pas position pour ou contre le voile, mais il dénonce l'inconfort qu'il provoque : il devient le révélateur d'une contradiction nationale, entre fierté historique et rejet culturel. Le discours assume donc une fonction critique, en dévoilant les incohérences internes à un récit trop homogénéisé.

### **-Analyse pragmatique**

Dans cette continuité, Kamel Daoud ne se contente pas de dénoncer l'enfermement mémoriel : il mobilise des références précises pour étayer son propos et asseoir la rationalité de son analyse. En évoquant la guerre civile, la date symbolique du 1er novembre ou encore *La Bataille d'Alger*, il s'ancre dans des repères historiques concrets, qu'il revisite avec lucidité et distance critique. Son discours, loin de se perdre dans l'abstraction, repose sur une logique argumentative rigoureuse, nourrie de faits et de contradictions internes au récit dominant.

## Partie pratique II

Cette posture est d'autant plus percutante qu'elle conjugue deux voix : celle de l'intellectuel engagé et celle du témoin générationnel. Cette double légitimité lui permet de se situer en dehors des idéologies figées, ce qui confère à sa parole une autorité singulière, empreinte à la fois d'expérience et de réflexion critique. C'est précisément ce positionnement en marge des dogmes qui lui permet d'atteindre des zones sensibles du discours national.

En effet, le locuteur des sujets clairement symboliques comme la guerre d'indépendance, la mémoire collective ou encore la représentation de la femme, Daoud touche à ce que l'on pourrait appeler un "sacré national". Ce geste discursif, audacieux, suscite une réaction émotionnelle immédiate : choc, malaise, voire indignation. Mais cette émotion n'est pas gratuite ; elle est convoquée comme levier de pensée, comme un moyen de forcer la remise en question. Par l'inconfort qu'il provoque, Daoud invite à penser autrement, à sortir des cadres figés de la narration historique officielle.

Cette dynamique critique s'étend également à la question de l'identité postindépendance, où Daoud met en lumière les tensions symboliques qui traversent la mémoire collective, notamment à travers la représentation du corps féminin dans l'histoire nationale. Kamel Daoud révèle une tension profonde dans la représentation identitaire postindépendance. Il évoque un épisode symbolique : le refus de montrer des femmes en haïk par les contemporains algériens, au moment où Pon Corvo voulait les intégrer dans une représentation artistique de la guerre. Ce rejet n'est pas anodin. Il souligne une contradiction entre la fidélité déclarée à l'histoire nationale et une volonté de modernité affichée, souvent calquée sur un regard occidental. Le haïk — voile traditionnel blanc porté par les femmes — devient ici le centre d'un conflit de valeurs : d'un côté, il représente la pudeur, les mœurs, la mémoire culturelle ; de l'autre, il est perçu comme un frein à l'image d'une femme "libérée", émancipée, moderne.

Cette scène évoquée par Daoud fonctionne comme un sous-texte critique, qui pointe l'ambiguïté du discours national. Il dénonce une sélectivité dans la mémoire : on revendique le djihad, l'histoire, la fidélité aux martyrs, mais on rejette une partie de cette même histoire dès qu'elle gêne un récit progressiste idéalisé. Le refus de montrer le haïk n'est pas neutre : il traduit une volonté de reconstruire le passé selon des normes actuelles, en effaçant ce qui

## **Partie pratique II**

dérange. La femme est ainsi instrumentalisée dans un récit héroïque où elle doit être moderne, dévoilée, active — parfois au prix de l'effacement de son ancrage culturel réel.

Ce passage s'inscrit dans un contre-discours, où Kamel Daoud remet en cause la fabrication d'une mémoire nationale trop lisse, trop contrôlée. En signalant ce paradoxe, il révèle une stratégie de distanciation culturelle, un désir de modernité qui passe par une forme de rupture avec les signes visibles de l'identité algérienne traditionnelle. Il ne s'agit pas ici d'un simple plaidoyer pour le haïk, mais d'un acte de dévoilement idéologique : montrer que ce que l'on efface dans l'image de la femme, c'est aussi une part de l'histoire collective, une part de la vérité. Sa critique n'est pas passéiste, mais cherche à démasquer une construction discursive où la femme n'est pas sujet, mais symbole — tour à tour glorifiée ou refoulée selon l'effet recherché.

La finalité de ce discours est donc double : d'une part, il cherche à démystifier un récit trop homogène de la guerre d'indépendance, et d'autre part, il revendique une mémoire plus complète, plus complexe, qui n'efface ni la pudeur, ni la modernité, ni les contradictions qui ont traversé la société algérienne.

Suite à une analyse approfondie du film « la bataille d'Alger », Kamel Daoud se concentre ici sur une autre scène, changeant de son approche d'observateur (dans le passage précédent) à une perspective entièrement subjective afin d'aborder les éléments de sacralisation chez les Algériens.

## Partie pratique II

### 3.1.5 Extrait N° 4

« Ici, un chef du FLN qui marie un couple... Dans la réalité, le mariage se fait par un religieux — par un imam, ou bien par un maire. Et à l'époque, puisque les maires étaient français — algériens, donc ce n'est pas le... le... le... le responsable du FLN qui viendrait marier un couple. »

#### **-Analyse linguistique**

Dans ce segment, Kamel Daoud modifie son approche. Précédemment, il observait et décrivait, tandis qu'ici, il porte un jugement. Il déclare sans ambages que le mariage en Algérie obéit à des règles spécifiques : il doit être effectué par un imam ou un maire. En avançant cette idée, il marque sa position et indique que la séquence du film (La Bataille d'Alger), où un dirigeant du FLN unit un couple, est irréaliste et dérangeante. Il précise sans détour : « dans la réalité, le mariage est officié par un religieux, un imam ou un maire ». Cette affirmation, bien que brève et simple, est d'une puissance indéniable : elle établit une norme. Son ton devient plus franc et critique. Il emploie des énoncés directs et catégoriques, tel que « ce n'est pas le dirigeant du FLN qui viendrait unir un couple ». Il ne laisse aucune place au doute. Un autre aspect marquant réside dans sa façon de s'exprimer : il commence par une phrase presque inachevée, « ici un chef du FLN qui marie un couple ». Cette construction, dépourvue de verbe conjugué, évoque une exclamation. On ressent qu'il pointe du doigt quelque chose de ridicule. Puis, quand il dit « ce n'est pas le responsable du FLN. . . », Une hésitation ou une émotion se fait entendre. Cette répétition du mot « le » peut être perçue comme un signe de malaise, de désaccord profond, presque une rébellion. Ce n'est pas qu'une simple faute de langage : c'est un reflet de son intensité réactionnelle face à cette image.

En fin de compte, ce passage illustre que pour Daoud, certaines réalités ne peuvent être représentées de façon anodine, particulièrement lorsqu'il s'agit de valeurs religieuses significatives pour les Algériens. En mettant en scène un leader du FLN célébrant un mariage, le film brouille les limites entre le politique et le religieux. Pour Daoud, cela constitue un problème, car cela confère au FLN un pouvoir symbolique qu'il ne possède pas, et peut influencer la mémoire collective de manière erronée.

## Partie pratique II

### **-Analyse pragmatique**

Dans cet extrait, Kamel Daoud mobilise une méthode de persuasion fondée principalement sur le **logos**, en s'appuyant sur une argumentation rigoureuse et des éléments factuels. Loin de se contenter d'une simple opinion, il articule sa critique autour de faits historiques et sociaux vérifiables, dans le but de démontrer l'in vraisemblance d'une scène du film *La Bataille d'Alger*. Il rappelle, avec clarté, que dans la tradition algérienne et musulmane, le mariage est un acte sacré, encadré par des figures d'autorité telles que l'imam ou le maire. Or, durant la période coloniale, les maires étaient français, ce qui rendait impossible, selon lui, la possibilité qu'un responsable du FLN puisse célébrer un mariage de manière officielle, qu'elle soit religieuse ou civile. Ce raisonnement repose sur une cohérence logique et culturelle : en soulignant cette dissonance, Daoud invite l'auditeur à remettre en question la validité historique de la scène filmique. Il ne cherche pas à provoquer, mais à éclairer, en révélant un décalage entre le récit cinématographique et la réalité sociale.

Ce recours à la logique est renforcé par l'établissement d'un **ethos** solide. Daoud construit une image de lui-même en tant qu'orateur sérieux, informé, et crédible. Il adopte un ton assuré, use de formulations directes comme « dans la réalité » ou encore « ce n'est pas le responsable du FLN », excluant ainsi toute forme de doute ou de spéculation. Ce positionnement discursif lui permet de s'ériger en figure d'autorité intellectuelle : ni polémiste ni simple spectateur, il s'exprime comme un écrivain engagé, maître des codes historiques et culturels algériens. Ce capital symbolique renforce la portée de sa critique : son propos gagne en force non seulement par son contenu, mais aussi par la manière dont il est incarné. Daoud n'ignore pas la puissance du **pathos** dans l'argumentation. Il joue subtilement sur les émotions, non par des effets spectaculaires, mais à travers des indices discursifs révélateurs. On pense notamment à cette répétition involontaire, presque balbutiante : « le le le le responsable du FLN ». Loin d'être un simple lapsus, cette hésitation traduit un malaise, une forme de trouble face à une représentation qu'il juge choquante ou déplacée. Elle révèle un désaccord profond, non seulement rationnel, mais affectif. En abordant des thèmes sensibles — le mariage, la religion, le sacré —, Daoud touche à des valeurs fondamentales de la société algérienne. Pour lui, attribuer à un chef révolutionnaire le rôle de célébrant est plus qu'une inexactitude : c'est une atteinte symbolique à une mémoire déjà fragilisée. À travers cette dénonciation, il ne vise pas seulement à rétablir la vérité historique, mais à éveiller une

## **Partie pratique II**

conscience collective, en exposant la manière dont certaines représentations culturelles peuvent heurter, voire manipulé, l'héritage mémoriel d'un peuple.

Kamel Daoud remet en question une séquence du film « La Bataille d'Alger », dans laquelle un chef du FLN célèbre un mariage. D'un point de vue pratique, l'intervention de Daoud représente un acte de langage affirmatif et correcteur : il soutient que cette représentation est historiquement et culturellement erronée. En évoquant que Le mariage est célébré "par un religieux, par un imam, ou par un maire", établissant ainsi une norme sociale acceptée. Il ne se contente pas d'observer une scène : il réalise une action de correction visant à réintégrer la mémoire dans un cadre plus rigoureux. Cette affirmation fonctionne également comme un acte d'accusation sous-jacent, soulignant l'écart entre l'expérience vécue et sa représentation idéologique à l'écran.

L'objectif de cet énoncé est évident : délégitimer une image déformée de la Révolution. En rappelant que les maires étaient français à cette époque, Daoud conteste la possibilité même qu'un responsable du FLN ait eu la prérogative de célébrer un mariage. Cette critique repose donc sur un fondement de vraisemblance culturelle et religieuse, que le film semble négliger. Ce n'est pas simplement une question de détail factuel : cet enjeu concerne des symboles profonds, tels que le mariage et la religion, qui touchent à l'intimité collective des Algériens. Ce passage s'inscrit pleinement dans une dynamique de contre-discours. En opposition à la représentation idéalisée ou vénérée de la Révolution algérienne montrée dans le film, Daoud adopte un regard critique. Il déconstruit une scène qui participe à l'héroïsation du FLN, en démontrant qu'elle contredit les normes religieuses et sociales réelles. Par cet acte, il trouble l'image d'un FLN tout-puissant, en mesure de remplacer toutes les institutions, y compris celles jugées sacrées. De cette manière, son intervention propose un discours de rupture, cherchant à restituer une mémoire plus nuancée et à remettre en question les usages politiques ou émotionnels du passé.

Dans la conclusion, Kamel Daoud adopte une posture critique, audacieuse et troublante qui définit l'intégralité de son discours. Plutôt que d'adoucir son propos à la fin, il explore davantage la complexité des relations concernant la mémoire et l'exil. En revendiquant l'identité du « traître », souvent désapprouvée, il remet en question les

## **Partie pratique II**

conventions morales traditionnelles pour proposer une vision plus nuancée de l'identité en diaspora. Son intervention ne cherche pas à apaiser les esprits, mais à ébranler les certitudes, et parfois à choquer, en révélant des paradoxes souvent négligés. Il n'hésite pas à prononcer des mots forts sur des blessures historiques telles que l'accusation de trahison, la fausse promesse d'un retour impossible, et l'ambiguïté des liens avec le pays natal. Sa phrase finale « trahir, c'est aussi traduire » agit comme un choc et résume son point de vue : celui d'un intellectuel qui, en acceptant son ambiguïté, transforme la trahison en un acte de médiation et l'exil en une connexion entre deux cultures.

### **3.1.6 Extrait N° 5**

« Le rapport aux immigrés, il est ambigu. À la fois, on les somme, dans une sorte de conflit de loyauté, à se montrer plus Algériens que les Algériens. Et de l'autre côté, on leur dit que, fondamentalement, vous êtes partis, vous êtes des traîtres. Il y a un conflit de loyauté permanent, avec une obligation de trancher dans le rêve du retour – on en parlera. Et j'arrive un peu à la fin. Donc : la structure triadique de la trahison. Le traître – moi. Le trahi – c'est le pays. Et à qui cela profite – le bénéficiaire. Et puis, il y a le lien. La trahison possède toujours une fonction transformatrice. Parce que seul quelqu'un qui possède les deux langues peut, un peu, plus ou moins, faire le va-et-vient et expliquer un peu ces deux cultures cloisonnées. La trahison, en Occident, permet la crucifixion, et donc la résurrection. Et donc, quelqu'un qui revient. Le traître accepte de porter la part maudite de son pays. Et je finis sur cette phrase : si traduire, c'est trahir, cela veut évidemment dire que trahir, c'est aussi traduire. »

### **-Analyse linguistique**

Dans ce texte, Kamel Daoud se positionne en observateur attentif et réfléchi, exprimant son point de vue personnel : « Le traître – moi. Le trahi – c'est le pays. » Cette assertion implique une participation directe au discours, à travers le pronom « moi », introduisant une forte subjectivité. Il se trouve au centre d'un paradoxe : d'une part considéré comme un traître par sa nation, et d'autre part, porteur d'un discours qui unit et explique. L'utilisation de pronoms comme « on », « vous », « moi », « quelqu'un » met en lumière les tensions entre le groupe qui accuse et l'individu qui prend ses responsabilités. Les immigrés font face à une double exigence : ils doivent se montrer « plus Algériens que les Algériens », tout en étant jugés comme « traîtres » pour avoir quitté le pays. Ce dilemme de loyauté est décrit comme « permanent », avec une « obligation de trancher dans le rêve du retour »,

## **Partie pratique II**

ajoutant une dimension de violence symbolique à cette assignation identitaire. Les verbes employés – « somme », « dit », « porter », « expliquer », « faire le va-et-vient » – révèlent deux logiques opposées : celle du jugement et celle de la médiation. La trahison n'est pas ici seulement un acte de rupture, mais un processus de transformation. Le traître devient celui qui possède « les deux langues » et peut « faire le va-et-vient », autrement dit, traduire. À travers une isotopie centrée sur la trahison – « traître », « trahi », « trahison », « trahir » –, Daoud édifie une argumentation solide. Il réinterprète même ce concept sous un angle religieux : « en Occident, la trahison permet la crucifixion, et donc la résurrection », inversant ainsi la connotation négative du terme. La dernière phrase – « si traduire, c'est trahir, alors trahir, c'est aussi traduire » – clôt ce passage avec une remarque saisissante, qui résume bien son approche. Il s'efforce de proposer une autre compréhension de la situation de l'exilé : non plus comme déserteur, mais comme intermédiaire de sens et témoin entre deux mondes.

### **-Analyse pragmatique**

Il évoque des sentiments forts liés à l'exil, la culpabilité, la trahison, et le rêve du retour. Ce registre émotionnel crée une forme d'empathie avec les immigrés, tout en interpellant l'auditoire sur une mémoire douloureuse. L'expression « vous êtes des traîtres » choque et pousse à la réflexion. Daoud renforce sa légitimité en s'impliquant personnellement dans le discours : « Le traître – moi. » Ce positionnement fort donne du poids à sa parole et montre qu'il ne parle pas depuis une posture neutre, mais engagée et assumée.

Il structure son argumentation avec rigueur, en introduisant la « structure triadique de la trahison » (le traître, le trahi, le bénéficiaire). Cette structuration logique permet de conceptualiser une situation complexe avec clarté. Il va même jusqu'à proposer une relecture symbolique : « en Occident, la trahison permet la crucifixion, et donc la résurrection ».

Kamel Daoud engage une analyse sémantique et pragmatique fine du rapport aux immigrés, en mobilisant des termes lourds de sens comme traître, loyauté, bénéficiaire, ou encore rêve du retour. Ces mots-clés appartiennent à des isotopies croisées : celle de la culpabilité, de l'appartenance, et de la mémoire fracturée. Le choix des adjectifs (« ambigu », « permanent », « maudite ») accentue le sentiment de tension identitaire, tandis que les

## **Partie pratique II**

groupes nominaux (« conflit de loyauté », « part maudite », « cultures cloisonnées ») densifient la charge symbolique.

Sur le plan pragmatique, le locuteur ne se contente pas d'exposer une opinion : il intervient dans l'espace public avec une intention claire de reconfigurer le débat. L'énonciation est personnelle et marquée, notamment par l'emploi du pronom « moi », qui engage l'auteur dans son propre discours. Il assume la position du traître pour mieux en révéler la complexité et la fonction transformatrice. Ce faisant, il ne parle pas seulement de l'exil mais depuis l'exil, dans un acte d'énonciation incarnée.

La finalité du discours est double : elle est à la fois critique et réparatrice. Critique, car elle déconstruit la vision binaire de la loyauté nationale, qui pousse les immigrés dans une impasse identitaire. Réparatrice, car elle propose un autre sens à la trahison – non plus comme faute, mais comme médiation entre deux cultures. Le lien qu'il établit entre trahison et traduction ouvre une perspective nouvelle, où celui qui est perçu comme marginal devient le pont entre les mondes.

Il s'inscrit donc pleinement dans la logique d'un contre-discours. Il s'oppose à une idéologie dominante qui valorise l'héroïsme national et stigmatise ceux qui sont partis. En redéfinissant la trahison comme un acte productif, Kamel Daoud déstabilise le récit officiel, propose une lecture alternative de la diaspora et questionne le mythe du retour comme obligation morale. Ce contre-discours n'est pas seulement un rejet du discours dominant, mais une tentative d'imposer une autre mémoire, plus fluide, plus ambivalente, et plus fidèle à l'expérience vécue.

### **3.1.7 Synthèse**

Suite à une étude approfondie de divers passages de la conférence de Kamel Daoud, on note l'émergence de diverses stratégies discursives et attitudes énonciatives, soulignant l'unicité de sa démarche. Son intervention adopte une perspective critique et idéologique, dans le but de déconstruire les bases de la guerre d'indépendance algérienne. En remettant en question un récit dominant, hérité de l'époque postindépendance et transmis de manière rigide, Daoud cherche à libérer les consciences, notamment celles des jeunes générations,

## Partie pratique II

d'une mémoire de victimisation et d'une hostilité constante envers la France. Le style de Kamel Daoud, à la fois honnête, direct et souvent provocateur, soutient cette initiative de rupture mémorielle, en interpellant son public de manière saisissante. Pour appréhender plus efficacement l'ampleur de ce discours, il est essentiel d'examiner les diverses stratégies énonciatives et argumentatives qu'emploie Kamel Daoud afin de déconstruire les récits prévalent et de questionner la mémoire collective.

En premier lieux, nous avons perçu un contre discours qui déconstruit l'histoire figé. Kamel Daoud remet en question la vision rigide et dichotomique de la guerre d'indépendance, telle qu'elle est présentée par le discours officiel. Il remet en cause un récit qui oppose systématiquement « les bons Algériens » aux « mauvais Français », avec une dimension symbolique accentuée par un vocabulaire religieux comme « sacré », « musulmans » ou encore « Arabes ». En décrivant cette guerre comme « imaginaire », il ne renie pas les événements historiques, mais en change la nature, la présentant comme une construction idéologique. Cette démarche de redéfinition ouvre la voie à une analyse critique, où la mémoire se transforme en un outil de pouvoir et de culpabilisation. Daoud propose donc de rompre avec l'héritage d'un récit fixe, afin de permettre aux jeunes générations de se projeter en dehors d'un schéma imposé. Ce processus de déconstruction ne se cantonne pas au contenu : il se manifeste également dans la façon dont Daoud se présente comme orateur. Il altère aussi une posture énonciative libre et engagée c'est-à-dire il pris en charge tous ces discours. L'énonciateur, adopte une attitude d'intellectuel impliqué, sans être lié à une idéologie partisane. Il se positionne comme un témoin de sa génération, en dehors des discours rigides, apte à observer avec objectivité l'histoire de son pays. Par le biais d'expressions directes telles que « en effet. . . » Ou « il ne s'agit pas du responsable du FLN. . . », Il accentue sa crédibilité et forge une identité solide. Ses arguments reposent sur des éléments concrets (guerre civile, date du 1er novembre, mariage durant la colonisation) qu'il utilise dans une approche logique. Cette position, qui combine autorité intellectuelle et franchise analytique, donne à son discours une légitimité critique, tout en laissant transparaître une subjectivité affirmée. Mais cette rigueur argumentative n'efface pas pour autant la dimension affective de son discours, qui constitue un levier essentiel dans sa stratégie persuasive. Ses paroles émotionnelles perturbantes mettent les téléspectateurs dans une situation de malaise. Il mobilise aussi des procédés liés au pathos. Son ton est parfois chargé d'ironie, de malaise ou d'indignation, comme en témoigne la répétition expressive « le le le le responsable du FLN ». Ce désaccord

## **Partie pratique II**

linguistique met en évidence une divergence importante avec certaines visions du film *La Bataille d'Alger*, considérées comme offensantes ou mal appropriées aux réalités culturelles algériennes. En critiquant la scène de mariage, il touche à des valeurs sensibles comme la foi ou l'honneur, tout en abordant des points de référence identitaires cruciaux. L'épisode du haïk illustre également les tensions entre tradition et modernité, mémoire et image : l'interdiction de montrer les femmes en hijab devient un indicateur du malaise postcolonial. Par cette émotion éveillée, Daoud ne vise pas à obtenir une adhésion passive, mais à susciter une prise de conscience.

### **4 Vidéo N°2**

#### **4.1 Contexte général**

Lors du lancement de la Chaire des écrivains, Kamel Daoud, lauréat du Prix Goncourt et parmi les premiers à occuper ce rôle, a partagé un discours visant à stimuler la créativité littéraire des étudiants tout en demeurant fidèle à sa perspective critique sur le récit national algérien. Son discours s'articule autour de trois concepts clés : la littérature, l'universalité et l'identité nationale. Cette structure en trois volets lui permet d'illustrer, d'une part, explicitement sa défense de la liberté d'écrire ; d'autre part, de façon plus subtile, il critique les restrictions imposées par son pays à cette liberté. Dès l'ouverture, il établit un contraste entre la littérature, perçue comme un espace d'épanouissement, de créativité et de liberté, et les poids associés à l'identité nationale ou religieuse. Cette opposition met en lumière un affrontement entre l'ouverture à l'universalité et l'identité contrainte par le passé ou la religion. Pour lui, l'universel incarne une forme de liberté, un moyen d'échapper à l'adoration rigide du passé, notamment celui de la Révolution. En exprimant sa méfiance envers « le livre unique », il ne cible pas uniquement les écrits religieux ou académiques, mais également la manière dont le récit révolutionnaire est rigidifié et présenté comme une seule et unique vérité, inhibant toute voix individuelle. Dans la deuxième partie de son discours, Daoud évoque l'histoire de Jonas, une figure tirée de la Bible. De prime abord, cela peut sembler une simple narration religieuse, mais pour Daoud, c'est une allégorie. Jonas devient une sorte de reflet de sa propre existence, tandis que Ninive symbolise l'Algérie. En faisant symboliquement ses adieux à sa patrie, il ne se rend pas coupable de trahison : il opte pour la liberté de parole, souhaitant s'exprimer sans être limité par des contraintes idéologiques. À

## **Partie pratique II**

l'instar de Jonas, il rencontre divers obstacles : critiques et controverses, accusations... mais ces défis le guident vers un ailleurs, un espace où ses paroles sont entendues et respectées. Ainsi, le parcours de Jonas fait écho au sien : une évasion suivie d'une renaissance. Lorsque Daoud déclare qu'« écrire, c'est faire un procès », il indique qu'il ne souhaite pas seulement relater l'histoire officielle de l'Algérie. Il préfère écrire pour poser des questions, déranger et exprimer ce qui est souvent tu. Son éloignement n'est pas une négation de l'Algérie, mais une manière de repenser son appartenance à travers la littérature, dans un domaine ouvert à tous : celui de l'universel.

## Partie pratique II

### 4.1.1 Extrait N° 1

« Quand il arrive que vous veniez au monde dans un pays où l'Histoire du passé est close par le récit religieux et celui de la décolonisation, le monde devient étouffant. Dans le récit religieux, le corps est une impureté, un obstacle. Dans le récit de la décolonisation, le corps est une torture, un cadavre. Dans le récit du monde par la littérature, le corps est une joie, une réincarnation ludique, l'exploit toujours renouvelé. »

### **-Analyse linguistique**

Dans ce passage, Kamel Daoud établit un contraste entre trois grands récits : le récit religieux, celui de la décolonisation et le récit littéraire. Il débute par une phrase impersonnelle : « lorsque vous venez au monde... ». Cette structure instaure une certaine distance tout en impliquant le lecteur grâce au pronom « vous », utilisé ici comme une invitation à la réflexion. L'usage du subjonctif dans « que vous veniez » accentue cette notion d'hypothèse et d'expérience potentielle. Ce « vous » indéfini ne cible pas une personne spécifique, mais engage chacun à se projeter dans cette situation. La subjectivité de l'énonciateur se manifeste non pas à travers un discours personnel ou un « je », mais à travers le choix des adjectifs tels que : « étouffant », « impureté », « torture », « cadavre », « joie », « ludique ». Ces termes expriment un jugement et une position claire. Ils traduisent une conception du monde : négative dans les deux premiers récits, ceux de la religion (impureté, obstacle) et de la décolonisation (torture, cadavre), tandis que le dernier, celui de la littérature, se révèle plus positif (joie, ludique). L'adjectif « ludique », en lien avec « réincarnation », produit un effet surprenant : on glisse d'un registre spirituel ou sérieux à un registre plus léger et joyeux. Ce contraste met en évidence le passage d'un univers restrictif (religion, histoire de la colonisation) à un univers plus ouvert (littérature). Ainsi, l'auteur oppose des récits qui enferment (religieux et nationalistes) à un récit qui libère (la littérature). La fonction du corps dans chacun de ces récits illustre cette dichotomie : soit il est effacé, soit il est célébré. Par ce choix, l'écrivain affirme que la littérature constitue un espace de liberté où l'on peut enfin respirer, créer et exister différemment.

## Partie pratique II

### **-Analyse pragmatique**

Dans ce passage, Kamel Daoud articule trois récits majeurs – religieux, décolonial et littéraire – pour construire une réflexion sur la manière dont le corps est perçu selon les cadres idéologiques. Il débute par une tournure impersonnelle : « quand il arrive que vous veniez au monde ». Cette structure, soutenue par le subjonctif et le pronom « vous », crée une séparation tout en touchant émotionnellement le public : c'est une technique de pathos visant à stimuler l'imagination et les sentiments. L'emploi d'adjectifs percutants tels que « étouffant », « impureté », ou « torture » contribue également à cette dynamique émotionnelle, engendrant une forme de malaise ou de révolte. L'antithèse finale avec les mots « joie », « réincarnation », « ludique » apporte un souffle d'espoir, en mettant en avant la force de la littérature : il s'agit d'une méthode de logos, qui valorise un raisonnement par le contraste, tout en demeurant affectif. Enfin, en prenant position sur ces récits figés et en proposant une voie alternative à travers l'imaginaire, Daoud construit son ethos d'écrivain libre, capable de rechanter le monde. Sa parole prend ainsi une dimension critique et réparatrice, à la fois intellectuelle et sensible. Dans ce court extrait, Kamel Daoud structure son discours autour de trois champs sémantiques majeurs, chacun lié à un récit : le religieux, la décolonisation et la littérature. Ces ensembles lexicaux forment des isotopies, qui donnent une cohérence thématique à l'énoncé. L'isotopie religieuse s'exprime à travers des mots comme « impureté », renvoyant à une représentation du corps comme faute ou honte. Ce champ sémantique, négatif, place la chair dans une position inférieure, comme source de péché ou d'interdit. L'isotopie décoloniale introduit des lexèmes liés à la souffrance : « torture », « cadavre ». Le corps devient ici le lieu d'une mémoire violente, d'une oppression politique et historique. Ces mots construisent une vision tragique du passé, où l'individu est réduit à la douleur ou à l'absence. En contraste, l'isotopie littéraire ouvre un autre imaginaire : celui de la liberté, de la création, de la renaissance. Des termes comme « joie », « réincarnation », « ludique », « exploit » reconstruisent le corps comme espace de plaisir, d'expression et de renouveau. Le choix du verbe « devient », répété à chaque segment, fonctionne comme un opérateur de transformation sémantique : il fait passer le corps d'un statut passif et douloureux à un statut actif, créatif, porteur de sens. Le discours suit une progression ascendante : de l'étouffement à l'ouverture, de la fermeture identitaire à la réinvention de soi. Ce passage remplit ainsi une double finalité : critique et propositionnelle. Il critique d'abord les récits dominants (religieux et décoloniaux) qui figent l'histoire et enferment l'individu dans des représentations figées.

## Partie pratique II

Ensuite, il propose une alternative possible par la littérature, en tant que lieu de réappropriation du corps, du langage et de l'existence. Dans cette perspective, le texte opère comme un contre-discours. Il ne nie pas les récits précédents, mais les dépasse. Il les confronte à leurs propres limites (sacralisation, victimisation) et affirme un autre rapport au monde, où l'individu retrouve sa capacité d'agir, de raconter et de vivre autrement. Ce contre-discours littéraire se fonde non pas sur l'autorité dogmatique ni sur la mémoire sacrificielle, mais sur une dynamique de sens ouverte, ludique, subversive. Il redonne au sujet la possibilité de se réinventer à travers l'écriture et l'imaginaire.

### 4.1.2 Extrait N°2

« Vous dire, c'est que je gardais de la méfiance envers les livres uniques. Je veux dire le livre unique. À cause de lui, les morts sont plus nombreux que les lecteurs. On lui doit quelques extases, mais peu de plaisir et presque aucune évasion. À l'époque de mes lectures passionnées, l'idée de l'universel était donc ludique, convertible en apesanteur volontaire, antinomique de la gravité du récit national, religieux. Je pouvais en ce temps définir l'universel comme étant le contraire de l'obligation scolaire, familiale ou nationale. J'ai lu seul très tôt et j'en garde aujourd'hui le souvenir d'un grand bonheur. C'est à l'âge adulte que cela se compliqua : l'universel devait être désormais pensé et défini. Pour l'anecdote, j'ai vécu cette expérience à l'époque où le roman Meursault, contre-enquête est devenu célèbre. Partout, on me posait des questions que l'on devrait poser à un cadavre : "C'est la colonisation qui vous a tué ?" »

### **-Analyse linguistique**

L'auteur élabore une assertion profondément personnelle et subjective, illustrée par l'utilisation du pronom "je", conférant ainsi au discours une dimension d'authenticité et d'expérience vécue. Ce choix d'expression engage l'auditeur dans un récit particulier, qui acquiert rapidement une résonance plus large. La critique du "livre unique" repose sur une métaphore clé qui synthétise la contestation des discours totalisants, qu'ils soient d'ordre religieux, politique ou national. Par cette image, l'auteur relie l'idée de savoir imposé à celle de la mort : "les morts surpassent le nombre des lecteurs." Ce lien entre le dogme et la mort véhicule une vision profondément tragique, où le monopole d'un récit unique asphyxie la diversité des voix et entrave la liberté d'interprétation. La structure du texte s'appuie également sur une forte opposition temporelle entre deux périodes de la vie. L'enfance est

## Partie pratique II

perçue comme une phase d'évasion et de légèreté : les adjectifs "ludique" et "volontaire" mettent en lumière une expérience heureuse de la lecture, perçue comme une légèreté choisie, une liberté de mouvement intellectuel. En revanche, l'âge adulte introduit une dimension de gravité : la lecture devient une obligation, contrainte par des responsabilités scolaires, familiales et nationales. Cette transition est accentuée par des termes à forte connotation péjorative tels que "gravité", "obligation" et "scolaire", qui expriment l'idée d'une perte progressive de la liberté de pensée. Sémantiquement, le texte recèle plusieurs isotopies. L'isotopie religieuse se manifeste par la référence implicite au livre sacré ; l'isotopie nationale se signale par la mention de l'éducation scolaire et des injonctions liées à la mémoire collective ; enfin, l'isotopie littéraire ouvre une porte vers l'émancipation, où la lecture se transforme en un espace de réinvention du monde. De ce fait, en s'appuyant sur une dynamique d'oppositions, l'auteur met en place subtilement un contre-discours face aux narrations dominantes émanant de la Révolution algérienne et de la religion. Ce discours alternatif se fonde sur la revendication d'un universel vivant, varié et émancipateur, en opposition à un universel figé et normatif. Le texte offre donc une réflexion critique sur la manière dont l'histoire et la mémoire ont pu se renfermer sur elles-mêmes, trahissant les idéaux mêmes de libération et d'ouverture qu'elles prétendaient défendre.

### **-Analyse pragmatique**

Dans ce texte, Kamel Daoud révèle son ethos en se décrivant comme un observateur clairvoyant, influencé par une double identité culturelle et générationnelle. Évoluant dans un contexte où les récits dominants - religieux et révolutionnaires - dictaient des vérités rigides, il adopte une perspective critique sur le « livre unique », symbole d'un savoir centralisé, inflexible et dogmatique. Cette méfiance témoigne d'un désir de s'affranchir des narrations uniformes concernant l'histoire nationale, en particulier celles qui érèvent la Révolution au rang de sacré, étouffant ainsi toute volonté de réflexion alternative. Sur le plan émotionnel, Daoud suscite des sentiments en confrontant la force persuasive des histoires collectives à la légèreté individuelle d'une interprétation libre. L'évocation nostalgique du plaisir de découvrir la littérature devient un appel bouleversant, presque intime, à rejeter les identités imposées par une mémoire collective stricte. C'est à travers cette dichotomie entre oppression symbolique et émancipation personnelle qu'il engendre chez son auditoire un sentiment de malaise, de regret, et même d'espoir. Enfin, sur le plan logique, il présente une argumentation raffinée

## **Partie pratique II**

mais cohérente : pour lui, rester fidèle à l'esprit de la Révolution ne signifie pas reproduire un récit figé, mais plutôt maintenir l'élan critique, la créativité et la capacité d'évasion. Cette pensée privilégie une vision dynamique de l'histoire, refusant la muséification du passé et encourageant une mémoire vivante, mouvante, affranchie des dogmes. L'énonciateur tisse une sémantique riche, articulée autour de la liberté, de la contrainte, de la mort et de la lecture, en opposant dès le début deux expériences de cette dernière : celle de l'enfance, marquée par une lecture libre et joyeuse ("ludique", "volontaire"), et celle de l'âge adulte, contrainte par les institutions ("obligation", "gravité"). Le choix des mots renforce cette dualité. Le "livre unique" représente puissamment le discours dogmatique, fermé à toute pluralité et à toute imagination. En liant ce livre à un nombre de "morts" supérieur à celui des "lecteurs", l'auteur confère au monopole de la vérité une dimension tragique, qu'il s'agisse de religion ou de nationalisme.

L'isotopie de la mort ("cadavre", "morts") illustre la violence symbolique inhérente à ces récits officiels qui, loin d'émanciper, étouffent l'individu. En revanche, le registre de la liberté et de la joie ("ludique", "évasion", "bonheur") brosse un tableau de la lecture comme un espace vivant de l'universel, à la fois fluide et personnel. Chaque élément sémantique – qu'il mette en avant la liberté ("volontaire", "ludique") ou fasse allusion à l'enfermement ("obligation", "gravité") – ainsi que l'image percutante du "livre unique", contribuent à une critique approfondie d'un universel rigide, au bénéfice d'un universel vécu, dynamique et constamment réinventé par l'expérience intime de la lecture. L'objectif de cet extrait est clair : dénoncer l'emprise des récits religieux et révolutionnaires algériens afin de revendiquer un lien plus libre et personnel à l'universel et à la culture. À travers cette position, l'auteur élabore un contre-discours : il rejette l'imposition d'une mémoire nationale unifiée et offre en contrepartie une mémoire individuelle, plurielle et en constante recreation.

## Partie pratique II

### 4.1.3 Extrait N° 3

« Il ne s'agit pas de gens ordinaires, il s'agit de gens absolument étrangers, qui, selon les récits, étaient les oppresseurs de sa propre tribu, les adversaires du Dieu biblique. Les séquences s'enchaînent alors rapidement : Jonas refuse le mandat et s'enfuit. L'expression souvent utilisée pour décrire cette fuite est sublime : « Jonas s'enfuit dans la direction opposée », non pas vers Ninive, mais dans la direction opposée à son Dieu. J'y reviendrai ensuite. Jonas s'embarque sur un navire pour aller à Tharsis. Une tempête le surprend. Un tirage au sort est décidé par les marins, qui finissent par le jeter par-dessus bord pour calmer les flots. Jonas est avalé par un poisson géant, se repent et finit par être... »

### **-Analyse linguistique**

Avec une opposition clairement définie. Dès le départ, une division en deux volets est perceptible : "ce n'est pas cela . . . / c'est cela. . . ", Cela engendre un contraste net et met en lumière l'étrangeté des personnages mentionnés. Cette dichotomie élémentaire permet en réalité de poser une conception idéologique, isolant un "nous" imaginé et un "eux" présenté comme l'adversaire. Le recours au pronom "il" au commencement donne une impression de véracité universelle, comme si l'auteur relatait une vérité incontestable, ce qui renforce le sérieux de son propos. En revanche, lorsque l'orateur insère "selon les récits", il établit une légère distance par rapport à son discours. Il ne prétend pas qu'il s'agit de la vérité absolue, mais qu'il interprète des narrations. Ce retrait est une façon d'émettre une critique subtile, insinuant que le récit n'est qu'une parmi d'autres perspectives. C'est ici que son style s'avère captivant : en prenant du recul par rapport à ses affirmations, il s'offre la possibilité de modifier l'interprétation ultérieurement. Ensuite, il recourt fréquemment au présent de narration ("refuse", "s'enfuit", etc.). Cela confère une intensité dramatique à son propos. Même si les événements évoqués sont révolus ou relèvent du mythe, le présent leur confère une vivacité, les rendant presque contemporains. On visualise la scène comme si elle se déroulait en temps réel. Ce choix temporel est fréquent dans les récits épiques ou oraux, mais ici, c'est une tactique : cela convertit le mythe en un discours ayant une résonance actuelle, tant dans l'histoire que dans la politique d'aujourd'hui. La progression de l'histoire repose sur la répétition du nom "Jonas" au début de chaque phrase. Cette répétition installe un rythme, organise les événements, crée une tension continue et met en avant le caractère de plus en plus passif du protagoniste, submergé par les circonstances qui l'entourent. L'accumulation de

## Partie pratique II

verbes d'action (refuse, s'enfuit, etc.) engendre une impression de rapidité, comparable à celle d'un film, rendant le texte très vivant. Ce rythme soutenu imite la course du prophète, sa panique, son incapacité à maîtriser ce que Dieu attendait de lui dans un premier temps. En examinant la structure du texte, on aperçoit une organisation précise où la construction des phrases, le style de narration et le tempo de l'histoire agissent de concert pour produire un discours riche en significations implicites. Cette narration d'une fuite individuelle devient le vecteur d'une critique plus large : une voix qui interroge, au-delà du mythe, les récits officiels que l'on nous offre à propos de l'Histoire.

### **-Analyse pragmatique**

Dans sa méthode persuasive, l'orateur met en œuvre une approche rhétorique en trois volets. Tout d'abord, il établit son ethos en se présentant comme un expert avisé du texte sacré, offrant une interprétation conduite par une ambiance d'autorité bienveillante, où les explications des événements se déroulent de manière didactique. Sur le plan émotionnel, une forte charge affective est provoquée par des formulations comme « totalement étrangers », tout comme l'évoquer d'« oppresseurs » et d'« ennemis du Dieu biblique », transformant Jonas en un personnage diabolisé. La puissante imagerie du grand poisson et de la tempête renforce également cette allure dramatique, captivant l'imagination du public. Finalement, le raisonnement s'exprime à travers un récit respectant une séquence chronologique rigoureuse, qui se fonde sur un récit biblique bien connu : du refus initial de la mission jusqu'à la fuite, en passant par la tempête, le tirage au sort, l'immersion, pour aboutir à la repentance. L'orateur fait habilement usage de la reprise de l'idée de la fuite de Jonas dans la direction opposée, servant de fil rouge argumentatif, ce qui accentue la logique de son discours. L'auteur nous narre l'histoire de Jonas telle qu'elle est présentée dans la Bible, mais cela ne s'arrête pas là. Il tisse subtilement un lien entre cette histoire et la mémoire collective de son pays, en particulier durant la Révolution algérienne. Dès le départ, il souligne que les personnes dont il parle ne sont pas considérées comme « normales », mais plutôt comme « entièrement étrangères », décrites comme celles qui oppriment son propre peuple et s'opposent à Dieu. En mettant en avant cette distinction radicale et le conflit qui en résulte, il dessine un tableau de confrontation entre « nous » et « eux », où l'Autre se profile comme une menace, une entité sans place parmi nous. Cette narration reflète comment l'ancien colonisateur a été perçu après l'indépendance : comme un agresseur d'ailleurs, étranger à la communauté et opposé à nos

## Partie pratique II

valeurs tant spirituelles que politiques. Par la suite, l'auteur illustre comment Jonas rejette la parole de Dieu et s'enfuit « dans la direction opposée ». Il met l'accent sur cette expression, la qualifiant de « sublime », pour démontrer une double désobéissance : il se soustrait à sa mission à Ninive, mais surtout, il se détourne de Dieu lui-même. Cela se transforme en un symbole puissant : le refus de l'autorité, la fuite face à une mission jugée injuste ou moralement inacceptable. Ainsi, l'histoire acquiert une dimension critique, semblant rejeter le récit officiel qui nous est imposé ou une version trop embellie de la lutte contre la colonisation. Le tirage au sort, la tempête, le moment où il est jeté par-dessus bord et avalé par le poisson deviennent des métaphores de punition, de crise, et de transformation interne. On peut envisager cela comme des occurrences résonnant avec les défis d'aujourd'hui pour l'Algérie, face à ses propres mythes fondateurs et à la difficulté d'accepter les multiples facettes de son histoire.

Dans ce passage, plusieurs idées fondamentales se répètent : la divergence brutale ("étrangers", "opresseurs"), la culpabilité et la désobéissance ("refuse", "s'enfuit"), la rétribution divine ("tempête", "jeter", "avalé") et la transformation ("se repent"). Cette narration peut être interprétée comme une critique d'une mémoire nationale trop inflexible, enlisée dans ses propres vérités. Par le biais de la figure de Jonas – un prophète qui désobéit, qui se rebelle malgré lui, mais qui doit finalement se repentir – l'auteur suggère peut-être qu'il est possible de relire l'histoire de la révolution de manière critique, non pas pour la nier, mais pour l'appréhender d'un angle plus vaste, moins sacré, et plus humain. L'objectif de l'auteur dans ce passage est d'instaurer une tension entre la légende et la clarté : donner la parole à une voix qui ose évoquer la complexité du passé, y compris les silences, les refus et les instants de vulnérabilité. L'histoire de Jonas, par sa symbolique, devient un moyen d'explorer plus profondément la mémoire algérienne – une mémoire fragmentée, parfois inexacte, souvent instrumentalisée à des fins politiques – et souligne la nécessité de confronter les récits qui nous sont transmis avec d'autres perspectives, d'autres manières de lire, d'autres vérités.

## Partie pratique II

### 4.1.4 Synthèse

Dans l'ensemble de ces passages, Kamel Daoud élabore un discours critique qui remet en question les narrations figées – qu'elles soient d'ordre religieux, révolutionnaire ou national – afin de revendiquer une mémoire plus libre, dynamique et personnelle. À travers une rhétorique fondée sur l'ethos, le pathos et le logos, le conférencier se présente comme un intellectuel averti, issu d'une double culture, se plaçant à la fois comme un témoin engagé et un dissident réfléchi. Son ethos se nourrit de son appartenance à deux générations et cultures, ce qui lui permet d'observer avec objectivité les récits dominants qui, selon ses dires, sacralisent l'Histoire et bloquent toute forme de réinterprétation. Dès les premières mentions du « livre unique », Daoud met en avant une opposition sémantique marquée entre liberté et confinement, entre la lecture joyeuse de l'enfance et la lecture dogmatique de l'âge adulte. Cette métaphore du livre en tant qu'instrument de pouvoir suggère que la mémoire collective, qu'elle soit religieuse ou révolutionnaire, peut se transformer en un outil d'oppression symbolique, surtout lorsqu'elle néglige la pluralité des significations. Il crée ainsi une tension entre deux universaux : celui, rigide et immuable, des dogmes, et celui, fluide et personnel, de la lecture vécue. L'utilisation de la figure de Jonas lui permet de mettre en relation le mythe et l'Histoire nationale, démontrant comment un récit sacré peut être réinterprété pour en révéler une dimension critique. Jonas, en tant que prophète désobéissant, devient ainsi le symbole d'une résistance à l'injonction, refusant les récits imposés, qu'ils proviennent de Dieu ou de l'État. Le fil narratif du texte biblique – fuite, tempête, immersion, transformation – est relu comme une métaphore de la trajectoire algérienne postcoloniale : crise identitaire, culpabilité collective, nécessité de repentance et potentiel de réinvention. L'intervenant suggère que, pour sortir de l'impasse mémorielle, il convient d'abord de reconnaître les silences, contradictions et omissions de l'Histoire officielle. Enfin, à travers ces réflexions, Daoud propose une analyse sur le rôle politique du récit : plutôt que de transmettre un legs immuable, le récit doit redevenir un espace critique, ouvert à la remise en question et à la réinterprétation. En mobilisant des images puissantes (le cadavre, le poisson, la lecture ludique), des oppositions bien marquées (lecteurs/morts, liberté/obligation, prophète obéissant/fuyard), et des références culturelles communes, il encourage une mémoire plurielle, libérée des contraintes collectives, tournée vers l'individu. Cette approche pave la voie à une lecture de l'Histoire qui ne nie ni les douleurs passées ni les grandeurs révolutionnaires, mais leur redonne une place dans un imaginaire à la fois critique, personnel, et en constante évolution.

## **Partie pratique II**

### **4.2 Vidéo N°3**

#### **4.2.1 Contexte général**

La conférence de Kamel Daoud à Yale se déroule dans un environnement académique réputé, à l'Université de Yale, aux États-Unis. C'est un moment de partage autour de son travail, notamment du roman *Meursault*, contre-enquête, qui revisite et réinterprète le célèbre ouvrage *L'Étranger* d'Albert Camus. Face à un auditoire constitué d'étudiants, de chercheurs et d'amateurs de littérature, Kamel Daoud évoque son cheminement d'écrivain, son lien avec la langue française, ainsi que les motivations qui l'ont conduit à rédiger ce roman. La conférence se présente sous la forme d'un témoignage personnel, mêlant humour, authenticité et critique. Kamel Daoud fait état du malentendu entourant son livre : certains l'ont perçu comme une critique de Camus, alors qu'il cherchait plutôt à transcender le récit figé de l'histoire coloniale pour en offrir une nouvelle perspective. Il aborde également les diverses réactions du public algérien et français, les attentes qui pèsent sur lui, ainsi que la complexité d'écrire à la croisée de deux mondes, traversant deux mémoires. Il évoque aussi l'Algérie contemporaine, la religion, la mémoire de la guerre d'indépendance, l'héritage du passé et les narrations officielles. Son discours reste extrêmement libre, avec un ton à la fois critique et personnel. À travers cette conférence, il ne propose pas seulement des réponses, mais soulève surtout des questions sur l'identité, la littérature, et le rôle de l'écrivain dans le monde arabe actuel.

## Partie pratique II

### 4.2.2 Extrait N° 1

« Quand le roman est paru en Algérie en novembre 2013, il y a eu dès le début un malentendu. Certains, parce qu'ils savent que je suis journaliste très virulent, m'ont envoyé des messages en disant "C'est parfait, félicitations, vous avez rendu une gifle à Albert Camus." Alors ce n'était pas le cas. C'était un roman qui essayait de sortir du cercle franco-algérien, non pas dans le dîna de l'histoire, mais pour essayer de sortir de l'histoire justement. »

#### **-Analyse linguistique**

Dans cet extrait, Kamel Daoud évoque comment son roman *Meursault*, contre-enquête a été accueillie lors de sa sortie en Algérie en novembre 2013. Il commence par établir le cadre temporel de l'événement grâce à l'indication « Quand le roman est paru en Algérie en novembre 2013 ». Ce repère garantit que son propos s'inscrit dans une réalité historique significative, accentuant le poids de son témoignage. Il enchaîne ensuite avec une déclaration qui expose clairement la nature du souci : « il y a eu dès le début un malentendu ». L'expression « dès le début » sert encore de repère temporel, tout en soulignant l'anticipation de la confusion. Le terme malentendu s'inscrit dans le registre lexical des échanges manqués. Ce choix lexical prépare le lecteur à une rectification de ses attentes.

Daoud précise qu'« certains » lui ont adressé des messages. Le recours au pronom indéfini certains demeure intentionnellement flou : il évoque des lecteurs sans les nommer, ce qui permet à l'auteur de se défendre tout en signalant qu'il s'agit d'un groupe concret. Il précise que cette réponse est liée à son image médiatique : « parce qu'ils savent que je suis journaliste très virulent ». L'adjectif très virulent sert ici de modalisateur : il indique que l'auteur est conscient de son approche critique dans ses écrits de presse, mais que cela a pu biaiser la compréhension de son œuvre littéraire. Cette formulation met en lumière une stratégie d'auto-identification : Daoud démontre sa clarté sur la façon dont les autres le perçoivent, tout en n'y adhérant pas entièrement. Il mentionne ensuite l'une des réponses reçues : « C'est parfait, félicitations, vous avez rendu une gifle à Albert Camus. » Cette citation directe dévoile la perception polémique de certains lecteurs, qui interprètent le roman comme une attaque envers Camus. Le terme gifle, puissant et évocateur, appartient au domaine lexical de la violence symbolique. Il reflète l'interprétation de l'œuvre comme une

## **Partie pratique II**

forme de vengeance ou de riposte agressive. Cependant, l'auteur prend rapidement ses distances : « Alors ce n'était pas le cas. » Cette phrase, courte et négative, introduit une correction claire. Le mot alors établit une connexion logique avec ce qui a été dit précédemment tout en amorçant l'explication de son intention réelle. La phrase finale, bien que plus longue, est essentielle pour saisir la démarche de l'écrivain : « Il s'agissait d'un roman tentant de s'échapper du cadre franco-algérien, non pas à travers l'histoire, mais afin de tenter de se libérer de l'histoire elle-même. » On constate ici la répétition du verbe tenté, qui révèle une attitude humble : l'écrivain ne prétend pas détenir une vérité définitive, mais s'engage dans un effort. Le terme cadre franco-algérien suggère un schéma de pensée restrictif, focalisé sur le conflit historique entre la France et l'Algérie. En rejetant ce schéma, Daoud aspire à offrir une autre perception du monde. L'utilisation du mot *dîna*, tiré de l'arabe, revêt une importance particulière : il renvoie à la religion, à la foi, et ici, il incarne une manière de sacraliser l'histoire, la rendant inaltérable. En déclarant vouloir échapper « non pas à travers le *dîna* de l'histoire, mais pour tenter de sortir de l'histoire même », il remet en question l'enfermement idéologique inhérent aux narrations historiques dominantes. Le mot même, placé à la fin, accentue cette intention de rupture : il fonctionne comme un modalisateur d'insistance. Dans ce passage, la majorité des phrases sont déclaratives, avec quelques négations qui offrent à l'auteur la possibilité de corriger ou de nuancer certaines interprétations. Le ton global est explicatif, parfois controversé, mais toujours équilibré. Deux isotopies se distinguent nettement : celle d'une lecture erronée, avec des expressions telles que malentendu, messages, gifle, et celle de l'émancipation historique, à travers des termes comme cadre, histoire, évasion. L'ensemble du passage met en lumière une stratégie discursive où l'auteur cherche à redéfinir son intention d'écriture tout en critiquant les interprétations idéologiques trop hâtives ou biaisées.

### **-Analyse pragmatique**

Dans certains passages de ses discours, Kamel Daoud parle de la Révolution algérienne d'une manière originale, qui ne suit pas le discours officiel. Il ne cherche pas à dire que la Révolution n'a pas eu d'importance. Il reconnaît que c'est un événement majeur dans l'histoire de l'Algérie. Mais il critique la manière dont on en parle aujourd'hui, surtout dans les discours politiques ou scolaires. Pour lui, on ne raconte plus vraiment la Révolution, on la répète comme une prière. Il utilise parfois le mot religion pour montrer que ce récit est devenu

## Partie pratique II

sacré, c'est-à-dire qu'on n'a plus le droit d'y toucher ni de le remettre en question. Sur le plan du langage, Kamel Daoud utilise des phrases affirmatives, parfois courtes et marquées, pour frapper les esprits. Quand il dit par exemple que la Révolution est devenue une religion d'État, il fait un acte de langage fort, un acte de dénonciation. Il attire l'attention sur un problème : au lieu de permettre le débat, cette mémoire sert à imposer une seule vérité. En disant cela, il ne rejette pas la Révolution, mais il critique son usage actuel. Il veut faire la différence entre l'événement lui-même (la lutte pour l'indépendance) et le récit qu'on en fait aujourd'hui. Il s'attaque à une doxa, c'est-à-dire une idée reçue partagée par beaucoup : celle qui dit que la Révolution est un modèle parfait, qu'il faut admirer sans discuter. Cette pensée est largement diffusée dans les manuels scolaires, les cérémonies officielles, et les discours politiques. On apprend aux enfants que les martyrs sont sacrés, que la guerre de libération est pure, et que critiquer ce récit, c'est trahir la nation. Kamel Daoud montre que cette façon de penser empêche toute réflexion libre. Il dit, en quelque sorte : si on ne peut pas questionner l'histoire, alors on ne peut pas avancer. Il utilise une stratégie subtile : d'un côté, il rappelle ce que les gens disent souvent sur la Révolution ; de l'autre, il propose une lecture différente. Par exemple, il peut dire : On nous répète que la Révolution nous a tout donné. Mais pourquoi alors tant de pauvreté, de mal-vivre, et d'interdits aujourd'hui ? Cette manière de parler crée une distance critique. Il ne parle pas en ennemi de la mémoire, mais en observateur lucide. Il veut qu'on regarde les faits en face, sans peur. Pour convaincre, il utilise plusieurs stratégies de persuasion. D'abord le logos : ses arguments sont logiques. Il part du réel, de ce que vivent les gens : chômage, censure, éducation fermée. Il montre que ces problèmes ne sont pas résolus par la simple répétition du passé glorieux. Ensuite, il construit son ethos, c'est-à-dire son image : il se présente comme un homme libre, indépendant, ni opposant radical, ni défenseur du pouvoir. Il parle avec calme, sans agressivité, ce qui renforce sa crédibilité. Enfin, il y a le pathos : on sent dans ses paroles une certaine tristesse, un sentiment d'étouffement, mais aussi une envie forte de changement. Il touche ceux qui, comme lui, veulent parler mais n'osent pas. La finalité de ce passage est claire : Kamel Daoud veut libérer la parole autour de la Révolution. Il veut que chacun puisse en parler, la questionner, l'analyser, sans être insulté ou censuré. Il dit, en résumé : La mémoire ne doit pas devenir une prison. Il souhaite qu'on puisse distinguer entre respecter l'histoire et l'utiliser pour faire taire les autres. Pour lui, une vraie nation est celle qui regarde son passé avec maturité, pas celle qui le transforme en dogme. Enfin, son discours s'oppose à une idéologie dominante : celle qui utilise la Révolution comme justification de tout. Dans cette idéologie, tout débat est dangereux, car il risquerait de "salir" l'image des héros du passé. Mais Daoud répond que ce

## Partie pratique II

n'est pas manquer de respect que de réfléchir. Au contraire, c'est honorer le passé que de le faire vivre dans la pensée et dans l'écriture. Il invite donc à une autre manière de transmettre cette histoire : non pas par le silence ou la peur, mais par le dialogue et la pluralité.

### 4.2.3 Extrait N°2

« Donc le roman est parti sur un malentendu algérien. En 2014, il est acheté par Actes Sud... publié en mai. Je ne pensais pas que le roman allait avoir un écho aussi immense en France. Et dès le début, j'avais peur de la réception française autant que de la réception algérienne. Pourquoi ? Parce que nous sommes deux pays marqués par l'histoire, et le poids de l'histoire, par le crime colonial, et par la suite. Et donc je me suis dit : un Algérien qui crie en français sur Albert Camus, c'est tout préparé pour une polémique médiatique sur la repentance, la mémoire, l'Algérie, la France, etc. Ça n'a pas été le cas. Dès les premiers articles dans Le Monde ou dans d'autres journaux, j'ai été agréablement surpris. Les gens n'ont pas lu un essai détourné, ils n'ont pas lu une réponse à Albert Camus, ils ont lu un roman de littérature. »

### **-Analyse textuelle**

Dans ce passage, Kamel Daoud revient sur la publication de son roman *Meursault, contre-enquête*, en expliquant qu'il est né d'un « malentendu algérien ». Dès les premières lignes, l'auteur utilise des mots qui situent clairement les faits dans le temps, comme « en 2014 » ou « dès le début ». Il emploie aussi souvent le pronom « je », ce qui montre qu'il parle de sa propre expérience. Cela rend son discours personnel, sincère et ancré dans une situation réelle. Le « nous » renvoie aux deux pays : la France et l'Algérie, montrant une histoire commune, mais aussi un passé douloureux. Kamel Daoud exprime ses émotions à travers des phrases simples comme « je ne pensais pas » ou « j'avais peur ». Ces phrases montrent une certaine fragilité face à ce que son roman allait provoquer. Il avait peur de la réaction en France, mais aussi en Algérie. Cela montre qu'il est conscient des tensions historiques et politiques qui entourent la mémoire coloniale et la place de Camus. Le vocabulaire qu'il emploie le prouve : il parle du « crime colonial », de la « mémoire », de la « repentance », autant de mots très chargés politiquement. Il anticipe ainsi les critiques possibles de ceux qui auraient vu dans son roman une provocation. Mais ce qui est important, c'est qu'il insiste sur le fait que cela n'a pas été le cas. Il dit avoir été « agréablement surpris »

## Partie pratique II

par la réception en France. Les lecteurs, selon lui, n'ont pas vu un texte politique, mais un vrai roman littéraire. Cela signifie que son but principal était de faire de la littérature, et non pas de lancer un débat historique. Il cherche donc à se détacher d'une lecture purement idéologique de son œuvre. Enfin, ce passage montre que Daoud essaye de sortir du conflit symbolique entre la France et l'Algérie. Il ne veut pas écrire contre Camus, ni pour lui. Il veut écrire à partir de l'histoire, mais sans y être enfermé. En ce sens, il propose une autre manière de parler de la mémoire coloniale : non pas par l'accusation ou la revanche, mais par la création littéraire.

### **-Analyse pragmatique**

Dans ce passage, Kamel Daoud revient sur la réception de son roman *Meursault, contre-enquête*. Dès les premières phrases, il utilise un ton personnel, presque intime. Lorsqu'il dit « *le roman est parti sur un malentendu algérien* », il fait un acte de langage explicatif, mais aussi implicite : il montre qu'il y a eu une incompréhension profonde liée au contexte algérien, probablement politique et historique. En parlant de *malentendu*, il signale que son intention d'auteur a été mal interprétée, surtout dans un pays comme l'Algérie où la mémoire coloniale et révolutionnaire est encore très vive et très sensible. Il évoque ensuite sa double crainte : « *j'avais peur de la réception française autant que de la réception algérienne* ». Cette phrase est un acte de langage subjectif, de type confessionnel : il exprime une émotion sincère, la peur. Cette peur n'est pas anodine : elle est liée à la doxa historique partagée par les deux pays. En effet, l'Algérie et la France ont une mémoire conflictuelle, marquée par la colonisation, la guerre d'indépendance et les récits opposés qui en découlent. L'auteur sait que *parler de Camus en tant qu'Algérien francophone* peut réveiller des tensions idéologiques, car cela touche à des symboles historiques forts : Camus représente une figure ambivalente, aimée en France, mais souvent critiquée en Algérie pour son silence sur la colonisation. La doxa à laquelle il fait référence ici, de manière indirecte, est donc double. En Algérie, une certaine opinion dominante considère qu'écrire en français ou évoquer Camus, c'est se placer du côté du colon. En France, un écrivain algérien qui critique ou "crie" sur Camus est automatiquement associé à des débats sur la repentance, la mémoire coloniale, la culpabilité. Kamel Daoud joue sur cette attente du conflit, et il la déconstruit. Il emploie une stratégie de persuasion basée sur la lucidité et l'honnêteté. Il ne cherche pas à se justifier de manière agressive ; au contraire, il explique simplement sa position : il a eu peur, il s'attendait

## Partie pratique II

à une polémique, mais il a été surpris positivement. Cette sincérité donne de la force à son ethos : il se positionne comme un écrivain sensible au contexte historique, mais aussi attaché à la liberté de création littéraire. Il insiste d'ailleurs sur le fait que *les lecteurs ont lu un roman, pas un essai, ni un pamphlet politique*. Cette phrase est très importante : elle marque une volonté claire de séparer la littérature de la propagande, ce qui est une stratégie intellectuelle forte. Le logos de son raisonnement est simple mais efficace : en évoquant ses attentes (la polémique) et le résultat (une lecture littéraire), il construit une argumentation en contraste. Cela renforce l'idée que son œuvre a dépassé les lectures idéologiques. Son pathos est aussi présent, mais discret : la peur, l'attente, puis la surprise positive provoquent chez l'auditeur une certaine empathie. On comprend que l'auteur ne cherche pas le conflit, mais la reconnaissance du texte pour ce qu'il est. La finalité de ce passage est de rappeler que la littérature peut exister au-delà des traumatismes historiques, même si elle en parle. Kamel Daoud souhaite qu'on laisse à l'écrivain le droit d'explorer, de questionner, sans être emprisonné par les étiquettes nationales ou idéologiques. Il défend l'idée que l'on peut écrire sur Camus, en français, en tant qu'Algérien, sans forcément tomber dans les pièges du discours politique ou nationaliste. Enfin, l'idéologie implicite qu'il déconstruit, c'est celle qui enferme les écrivains dans des rôles préfabriqués : l'Algérien doit forcément parler de la colonisation ou dénoncer la France ; le Français doit défendre Camus comme un héros. Kamel Daoud résiste à ces assignations identitaires et propose une parole libre, ouverte, littéraire, qui dépasse les récits figés de la Révolution et du colonialisme. En cela, il participe à une relecture critique de la mémoire collective.

## Partie pratique II

### 4.2.4 Extrait N° 3

« Cette démarche, selon moi, dénonce indirectement l'héritage colonial, et en même temps, elle renverse la logique de la domination. En donnant un nom arabe tout en écrivant en français, vous ne vous soumettez pas à la langue française, mais vous lui redonnez un sens. Vous faites l'inverse de ce que l'on pourrait attendre d'un écrivain postcolonial : vous ne fuyez pas la langue du colonisateur, vous l'utilisez pour créer un espace de liberté, tout en affirmant votre identité à travers cette langue. Vous instillez ainsi le respect, vous donnez un nom, une identité qui reste liée à votre histoire, mais qui échappe à la colonisation. »

#### **-Analyse linguistique**

Dans ce passage, l'énonciateur adopte une posture d'observateur engagé, en formulant une lecture personnelle de la démarche littéraire de l'écrivain. L'emploi de l'expression « selon moi » marque d'emblée une subjectivité assumée, tandis que la répétition du pronom « vous » inscrit l'analyse dans une relation dialogique, directe, presque complice. Le locuteur ne se contente pas d'exposer des faits, il émet un jugement valorisant sur une stratégie d'écriture qu'il perçoit comme profondément subversive. Il s'agit ici de saluer une manière de résister à l'héritage colonial non pas en rejetant la langue française, mais en la retournant contre sa propre histoire de domination. Ce choix, loin d'être passif, est au contraire chargé d'intention : donner un nom arabe tout en écrivant en français devient un acte symbolique puissant, un geste à la fois identitaire et politique. En effet, cela revient à inscrire une altérité dans la langue du colonisateur, à y introduire une singularité qui échappe au système d'oppression. Ce n'est donc pas une soumission, mais une manière de redonner du sens à la langue, de l'habiter autrement, avec sa propre mémoire, ses propres références. Le passage souligne ainsi un renversement de la logique de domination : l'écrivain ne fuit pas la langue du colon, mais il s'en empare pour créer un espace de liberté. C'est cette capacité à produire du sens à partir de la langue de l'autre, tout en maintenant un lien avec son histoire et son identité, qui est mise en valeur. L'écriture devient ainsi un moyen de construire un discours affranchi, qui porte en lui une mémoire, mais qui refuse d'être figé dans le passé colonial. À travers des expressions comme « instiller le respect » ou « redonner un sens », l'énonciateur valorise la démarche de l'écrivain comme un processus de transformation, de réinvention. Il ne s'agit plus de simplement parler la langue de l'autre, mais de la traverser avec sa propre voix. Cette posture, que l'on pourrait qualifier de postcoloniale critique,

## Partie pratique II

montre que la langue n'est pas un lieu de soumission, mais un outil à reconfigurer pour se réapproprier son identité. En somme, ce passage met en lumière une vision dynamique et créative du rapport à la langue française dans un contexte postcolonial, où le nom arabe devient un marqueur de résistance et d'affirmation de soi, au sein même de l'héritage colonial.

### **-Analyse pragmatique**

Dans ce passage, Kamel Daoud met en avant une réflexion sur l'usage de la langue française par les écrivains algériens dans un contexte postcolonial. Son discours repose sur plusieurs actes de langage significatifs, qui illustrent une prise de position par rapport à la question de la langue, de l'identité et de l'héritage colonial. L'acte principal de langage est celui de la nomination : Daoud parle de « donner un nom arabe tout en écrivant en français ». Cet acte de nomination devient une forme de résistance, car il choisit délibérément de maintenir son identité arabe à travers l'usage de la langue du colonisateur, la langue française. En ne fuyant pas cette langue, mais en lui redonnant un sens, Daoud propose une subversion des rapports de force historiques entre l'Algérie et la France, où la langue coloniale n'est plus un symbole de soumission, mais un vecteur de liberté. La doxa sous-jacente à ce passage est celle d'une révision de l'histoire coloniale, où l'écrivain postcolonial ne se soumet pas à la langue coloniale, mais choisit de l'« utiliser pour créer un espace de liberté ». Daoud critique ainsi l'idée reçue selon laquelle l'écrivain algérien devrait fuir la langue française pour se détacher de l'héritage colonial. Au contraire, il choisit de s'en servir pour affirmer son identité et son appartenance à une histoire qui, bien que marquée par la colonisation, n'en reste pas moins propre et digne. Cette réappropriation de la langue, loin d'être un reniement, devient une affirmation de l'autonomie culturelle et identitaire. Les stratégies de persuasion utilisées par Daoud reposent sur une inversion des attentes. En montrant que l'écrivain postcolonial n'est pas contraint de fuir la langue du colonisateur, il déconcerte le lecteur, l'obligeant à revoir ses préjugés sur la relation entre la langue et la domination coloniale. Daoud présente cette démarche comme un acte de réaffirmation : « vous faites l'inverse de ce que l'on pourrait attendre d'un écrivain postcolonial ». Ce renversement des rôles a une forte dimension persuasive, car il permet de repenser la manière dont la langue peut être utilisée, non plus comme un instrument de domination, mais comme un outil de création et de liberté. La finalité de ce discours est de démontrer qu'il est possible de transcender les oppressions

## **Partie pratique II**

historiques, en réutilisant la langue du colonisateur pour en faire un espace d'émancipation et de création. Au lieu de rejeter la langue française comme symbole de domination, Daoud la réapproprie pour affirmer une identité algérienne qui échappe à la colonisation. Cette démarche s'inscrit dans une logique de décolonisation de la pensée et de la culture, où l'écrivain n'est pas un simple rejeton de l'histoire coloniale, mais un acteur actif qui utilise la langue pour repenser son identité et sa place dans le monde. L'idéologie implicite qui émerge de ce discours est celle d'une décolonisation créative. Daoud montre que l'Algérie n'est pas condamnée à être définie par son héritage colonial, mais qu'elle peut se réapproprier son histoire et sa culture. En utilisant la langue française, l'écrivain ne soumet pas son identité à la domination coloniale, mais l'affirme à travers une réinvention de cette langue. Cette idée se rapproche des théories postcoloniales qui prônent une décolonisation de la pensée, où la culture et l'identité peuvent être réinventées à partir des outils du colonisateur. Ainsi, ce passage de Kamel Daoud illustre une vision de la décolonisation qui ne consiste pas uniquement à fuir la langue ou l'histoire coloniale, mais à les utiliser pour créer de nouvelles formes d'expression identitaire. L'écrivain, en réinvestissant la langue française, revendique une liberté créative et une autonomie culturelle, qui échappent aux logiques de domination et de soumission. Ce discours propose une alternative à l'approche traditionnelle de la décolonisation, en montrant que la liberté ne passe pas par le rejet, mais par la réinvention des rapports entre la culture coloniale et l'identité postcoloniale.

## Partie pratique II

### 4.2.5 Extrait N° 4

« Et il y a une chose que je ne supporte pas : le cliché. Dès que je vois un cliché, il faut que je le démonte. Je ne peux pas accepter qu'un texte soit empli de clichés. C'est une question de style, mais c'est aussi une question de respect pour l'écriture. Un cliché, pour moi, c'est une forme de paresse, une manière de ne pas aller au fond des choses. Il faut toujours renouveler la métaphore, la faire vivre, la réinventer. Par exemple, l'image de l'automne et de la feuille morte, c'est un cliché. J'ai réécrit cette image, en disant que l'automne est le livre le plus ancien du monde, parce qu'il y a un nombre incalculable de feuilles, et chaque feuille raconte une histoire. Cette image, pour moi, est une manière de remettre de la vie dans un symbole usé. »

#### **-Analyse linguistique**

Dans ce passage, Kamel Daoud parle de son rejet des clichés dans l'écriture. Il utilise un langage clair, direct et personnel pour exprimer son point de vue. L'analyse linguistique de ce passage montre plusieurs éléments importants liés à la manière dont il construit son discours. D'abord, le « je » est très présent. Cela montre une prise de parole personnelle, un engagement du locuteur. Il dit : « je ne supporte pas », « je le démonte », « je ne peux pas accepter »... Ces expressions traduisent une forte subjectivité. Le pronom personnel « je » revient plusieurs fois, ce qui place l'auteur au centre du discours et renforce son ethos, c'est-à-dire son image de quelqu'un d'engagé, qui pense par lui-même. Ensuite, le registre de langue utilisé est courant, mais précis. Il parle de « cliché », de « respect », de « paresse »... Ces mots sont concrets et compréhensibles. Il emploie aussi des mots du vocabulaire artistique et littéraire, comme « style », « métaphore », « symbole ». Cela montre qu'il parle en tant qu'écrivain, avec un regard professionnel sur l'écriture. Sur le plan syntaxique, les phrases sont souvent courtes et affirmatives. Cela donne de la force à ses idées. Par exemple : « Un cliché, pour moi, c'est une forme de paresse ». C'est une phrase simple mais très claire. Elle pose un jugement net. D'autres phrases sont un peu plus longues, surtout quand il donne un exemple, comme celui de l'image de l'automne. Là, il utilise la comparaison : « l'automne est le livre le plus ancien du monde ». Cette image poétique montre comment il remplace un cliché par une métaphore originale. Enfin, on remarque l'usage de l'opposition dans le discours. D'un côté, il critique le cliché (image morte, paresse, facilité). De l'autre, il défend l'invention (réécriture, métaphore vivante, respect du langage). Cette opposition est visible dans les mots employés et dans la construction des phrases. C'est une manière de construire

## Partie pratique II

son argumentation, de montrer que son choix stylistique a une valeur éthique et intellectuelle. En résumé, ce passage est marqué par un style personnel, une syntaxe claire, un vocabulaire simple mais précis, et une forte implication du locuteur. Kamel Daoud ne se contente pas de dire qu'il n'aime pas les clichés : il explique pourquoi, avec des mots accessibles et une image poétique. Son discours est à la fois critique et créatif.

### **-Analyse pragmatique**

Dans ce passage, Kamel Daoud présente une réflexion profonde sur l'écriture et son rapport au cliché, en soulignant la nécessité de renouveler le langage pour éviter la paresse intellectuelle. Il exprime un rejet absolu du cliché, le qualifiant de "paresse", qu'il considère comme une forme de facilité qui empêche d'aller au fond des choses. Selon lui, le cliché est une image usée, vidée de son sens et répétée sans véritable réflexion. Loin de simplement critiquer cette forme d'écriture, Daoud propose une alternative : réinventer les métaphores et les images pour leur redonner de la vie et de la signification. L'acte de langage principal dans ce passage est l'acte illocutoire de rejeter le cliché et de proposer une réécriture créative. En disant : « dès que je vois un cliché, il faut que je le démonte », Daoud exprime son engagement personnel à déconstruire les lieux communs de l'écriture, considérés comme une forme de mauvaise écriture. Le verbe « démonter » est fort et symbolise l'action de déconstruire une image préétablie pour y insuffler quelque chose de neuf. Ce verbe, conjugué à l'adverbe « il faut », montre l'aspect impératif de son geste créatif. La structure de la phrase et le choix des mots soulignent également la conviction profonde de l'écrivain. L'emploi des termes « paresse », « renouveler » et « réinventer » marque une dynamique de création et de renouveau. Par contraste, le terme "cliché", avec sa connotation négative, symbolise la stagnation et l'absence de réflexion. Daoud établit ainsi une opposition entre l'écriture figée, répétitive, et l'écriture vivante, créative, qui se renouvelle sans cesse. L'exemple qu'il donne de l'automne et de la feuille morte illustre bien sa démarche. L'image classique de l'automne et de la feuille morte, souvent utilisée dans la littérature pour exprimer la fin de quelque chose, est pour lui un cliché. Mais au lieu de la rejeter, il la réinvente en déclarant que "l'automne est le livre le plus ancien du monde", où chaque feuille raconte une histoire. Cette réécriture permet de redonner à l'automne une nouvelle dimension symbolique, plus riche et plus vivante. Ainsi, l'automne, dans cette vision, n'est plus une simple image associée à la mélancolie ou à la fin de l'année, mais devient un objet de réflexion et un symbole d'un

## **Partie pratique II**

monde à redécouvrir. Ce passage repose sur une dynamique de renouvellement de la langue, et Daoud nous invite à ne pas nous satisfaire des images préexistantes, à ne pas accepter des métaphores qui ne racontent plus rien. Il nous invite à réécrire le monde en redonnant vie à la langue, à la fois pour la préserver de l'usure et pour lui permettre d'exprimer des idées nouvelles. Dans cette optique, l'écriture devient une démarche de résistance à la banalisation, de création personnelle et d'affirmation de l'identité de l'écrivain. En conclusion, ce texte n'est pas seulement une critique littéraire des clichés, mais aussi une invitation à réinvestir le langage, à l'utiliser comme un outil de réflexion et de création. À travers ce passage, Daoud nous montre que la langue peut être un espace de liberté, à condition de l'aborder avec un esprit critique et inventif, loin des stéréotypes et des images toutes faites.

## Partie pratique II

### 4.2.6 Synthèse

À travers les quatre extraits étudiés, le discours de Kamel Daoud se révèle comme une prise de parole complexe, marquée par une volonté de rupture, de réflexion et de repositionnement face aux discours dominants. L'analyse pragmatique permet de mieux comprendre comment il construit cette posture. D'abord, au niveau énonciatif, Daoud adopte une position de distanciation critique : il s'inscrit dans un « je » d'auteur lucide, souvent en rupture avec les figures tutélaires du nationalisme algérien. Il emploie fréquemment des actes de langage assertifs pour énoncer des vérités alternatives, mais aussi des questions rhétoriques ou exclamations qui soulignent sa subjectivité et sa posture interrogative. Cette manière de parler témoigne d'un ethos d'écrivain libre, parfois marginalisé, mais profondément attaché à la liberté d'interpréter le réel. Ensuite, d'un point de vue sémantique, on repère des isotopies récurrentes : celle du mensonge (discours officiel, dogmes), de la liberté (écriture, parole), de la mémoire (oubli, falsification), mais aussi de la langue (français vs arabe). Ces isotopies créent un réseau d'oppositions : passé mythifié vs présent désenchanté, révolution glorieuse vs impasse actuelle, foi imposée vs liberté spirituelle. Ces oppositions structurent un logos critique, qui interroge les fondements de l'identité nationale et invite à reconsidérer les récits collectifs. Par ailleurs, le pathos joue un rôle important : Kamel Daoud s'adresse souvent à la sensibilité de son auditoire, en évoquant la douleur d'un peuple pris au piège des récits figés, ou encore l'impuissance de ceux qui n'ont pas le droit à la parole. Son ton, parfois grave, parfois ironique, reflète une forme de désillusion mais aussi un espoir de transformation. Enfin, l'analyse interdiscursive met en lumière une stratégie de contre-discours : Daoud ne parle jamais dans le vide. Il dialogue avec des récits déjà-là — révolutionnaires, religieux, postcoloniaux — pour les détourner, les interroger, voire les renverser. Il se situe dans un entre-deux, ni du côté des vainqueurs du récit officiel, ni dans la nostalgie coloniale, mais dans un espace critique où il tente de réconcilier parole individuelle et histoire collective, tout en gardant sa liberté d'auteur. En somme, son discours est un travail de démystification et de réinvention : par les choix de mots, les formes énonciatives et les références implicites, il déconstruit les récits totalisants pour y opposer une parole plus libre, plus nuancée, fondée sur une expérience vécue et une réflexion littéraire profonde.

## Partie pratique II

### **5 Kamel Daoud face au dogmatisme idéologique**

Les vidéos « La Guerre imaginaire », « Réinventer l'universel » et « La conférence de l'université de Yale » sont trois interventions majeures de Kamel Daoud, écrivain et intellectuel algérien, qui se penchent sur les grands récits idéologiques qui ont façonné l'histoire de l'Algérie, mais aussi, dans une perspective plus large, du monde post-colonial. Ces vidéos sont autant de réflexions sur les héritages de la révolution algérienne, la quête identitaire du pays et l'impact des idéologies dominantes comme le marxisme, le nationalisme et le fascisme. En abordant ces grands récits, Daoud interroge la pertinence de ces idéologies dans le contexte algérien actuel, en remettant en question leur application et leur impact sur la société et la politique contemporaine. Dans « La Guerre imaginaire », l'écrivain explore la manière dont les discours révolutionnaires ont été récupérés et transformés au fil du temps, souvent dévoyés de leur véritable sens. « Réinventer l'universel » interroge la notion d'identité universelle à travers le prisme des expériences algériennes, en questionnant les valeurs que l'Algérie cherche à incarner après sa guerre d'indépendance. Enfin, lors de la « Conférence à l'Université de Yale », Kamel Daoud analyse le chemin de l'Algérie moderne et critique la stagnation des idées révolutionnaires, mettant en lumière la présence de nouveaux autoritarismes et la montée de l'influence d'idéologies comme le fascisme. L'objectif de cette analyse est de comprendre comment ces trois discours interagissent avec les grands récits idéologiques qui ont marqué l'histoire du XXe siècle, notamment le marxisme, le nationalisme et le fascisme, et comment Kamel Daoud critique ces idéologies et leur impact sur la société algérienne d'aujourd'hui. Plus précisément, il s'agit de comprendre comment Daoud examine l'évolution de ces mouvements idéologiques, leur dérive et leur appropriation dans le contexte spécifique de l'Algérie postcoloniale. Il soulève ainsi des questions fondamentales sur l'usage des idéologies dans la formation de l'identité nationale et la construction du récit historique. Ces vidéos s'inscrivent dans un contexte de réévaluation des récits idéologiques, face à un héritage post-colonial marqué par la lutte pour l'indépendance et les défis d'une nation en quête de repères. L'Algérie, après la guerre de libération, a connu des mouvements idéologiques puissants, mais qui, avec le temps, ont été perçus comme sources de divisions et d'échecs. En analysant ces discours, Kamel Daoud nous invite à réfléchir sur

## Partie pratique II

l'avenir de ces idéologies, à savoir si elles peuvent encore répondre aux besoins contemporains de la société algérienne ou si elles sont devenues obsolètes, dépassées par les réalités du monde actuel. Kamel Daoud, dans ses interventions intellectuelles et médiatiques, propose une lecture critique des idéologies politiques qui ont marqué l'histoire contemporaine de l'Algérie. À travers une parole libre, souvent provocatrice, il s'attaque à ce qu'il considère comme des récits figés, utilisés non pas pour penser l'avenir mais pour verrouiller la mémoire et légitimer le pouvoir. Parmi ces récits, le marxisme, le nationalisme et les formes de fascisme post-révolutionnaire occupent une place centrale dans sa critique.

Daoud revient sur la fascination qu'exerçait le marxisme dans les années postcoloniales, en Algérie comme dans d'autres pays du Sud. Cette idéologie, pensée comme un outil d'émancipation face au capitalisme occidental et à l'héritage colonial, a rapidement été récupérée par les régimes autoritaires issus des indépendances. En Algérie, le marxisme a servi de paravent idéologique pour justifier l'instauration d'un système politique fermé, monopartite, vertical et répressif. Le discours révolutionnaire, inspiré des grandes luttes de libération et teinté de socialisme, a été transformé en une rhétorique vide, détachée des réalités sociales, incapable de répondre aux besoins d'une société plurielle. Pour Daoud, cette instrumentalisation du marxisme a abouti à une forme de trahison intellectuelle, où la pensée critique a été sacrifiée sur l'autel de la propagande et de la loyauté au régime.

Le nationalisme algérien fait l'objet d'une dénonciation tout aussi virulente. Hérité de la lutte contre la France coloniale, il s'est figé après l'indépendance en un récit mythologique, sacralisé et incontestable. Daoud en critique les effets : au lieu de permettre une construction apaisée de la nation, ce récit a été utilisé pour exclure les voix dissidentes, effacer les mémoires minoritaires et imposer une version unique de l'histoire. La Révolution de 1954 est devenue un dogme, un point d'origine sacré à partir duquel toute parole est jugée. Ce nationalisme, devenu instrument de pouvoir, interdit la remise en question, produit de l'autocensure, et enferme la société dans une temporalité close, où toute tentative de réinvention du lien social ou du récit collectif est perçue comme une trahison.

En filigrane de cette critique se dessine une inquiétude plus large : celle des dérives autoritaires du régime algérien, que Daoud n'hésite pas à qualifier de fascisantes. Il ne s'agit

## **Partie pratique II**

pas pour lui d'un fascisme au sens historique strict, mais plutôt d'un climat idéologique où l'État impose une forme unique de vérité, réduit l'individu au silence et valorise la soumission à un ordre supposé supérieur. Ce fascisme post-révolutionnaire se nourrit de la sacralisation du passé, de la peur de l'étranger, du rejet de la pluralité et d'une hostilité profonde envers toute forme de critique ou d'altérité. Il bloque la modernisation de la société, nie l'individu au profit du collectif idéalisé, et perpétue une structure de domination héritée de la guerre, mais rentrée contre le peuple. Face à cette situation, Daoud appelle à une réinvention des récits. Il plaide pour une pensée critique décolonisée, débarrassée des slogans et des mythes, capable de s'interroger sur les impensés de la mémoire collective. Il encourage une lecture plus souple, plus ouverte de l'histoire, qui ne soit ni nostalgique ni culpabilisante, mais qui permette l'émergence d'un imaginaire politique nouveau. Cette démarche s'inscrit dans une volonté de sortir du cercle fermé de la victimisation et de la glorification, afin de construire une société qui accepte ses fractures, ses contradictions, et qui soit capable de se projeter vers l'avenir avec lucidité.

## **Partie pratique II**

### **6 Conclusion**

Cette partie théorique nous a permis de poser les bases nécessaires pour mieux comprendre et analyser le discours étudié dans ce mémoire. En mobilisant plusieurs approches comme l'analyse critique du discours et la pragmatique, nous avons identifié les principaux outils qui nous permettront de lire les textes autrement, en prêtant attention à la manière dont les idées sont formulées, à la place que prend le locuteur, aux émotions mobilisées et aux effets produits sur le public. Les notions d'ethos, de pathos et de logos, les isotopies, ainsi que les stratégies d'énonciation et de persuasion, nous aideront à mieux cerner les enjeux idéologiques, politiques ou mémoriels présents dans le discours. Cette base théorique nous donne donc un cadre solide pour passer à l'analyse du corpus, en mettant en lumière les choix discursifs, les prises de position et les messages implicites qui s'y cachent. Nous allons maintenant nous appuyer sur ces outils pour analyser concrètement le discours et en dégager les principaux enjeux.

## **Conclusion général**

## **Conclusion général**

Ce travail a cherché à comprendre comment Kamel Daoud remet en question la mémoire officielle de la Révolution algérienne à travers une parole critique et personnelle. La problématique centrale portait sur la manière dont un intellectuel engagé peut, par son discours, contribuer à redéfinir une mémoire collective marquée par le récit dominant.

Pour répondre à cette question, nous avons adopté une méthode d'analyse du discours, en mobilisant des outils linguistiques et pragmatiques. L'étude s'est appuyée sur un corpus composé de trois conférences de Kamel Daoud, analysées à partir d'un cadre théorique centré sur l'analyse critique du discours. Le travail s'est structuré en deux parties : une première dédiée aux fondements théoriques et méthodologiques, une seconde consacrée à l'analyse des stratégies discursives de l'auteur.

Les résultats ont montré que Kamel Daoud utilise différentes ressources du langage pour déconstruire les récits officiels. Par le recours à l'ironie, à la subjectivité, à l'interdiscours et à des formes de mise à distance, il propose une lecture plus nuancée et personnelle de l'histoire algérienne. Son discours ne rejette pas la mémoire révolutionnaire, mais il en conteste les usages figés et instrumentalisés. Ces résultats confirment notre hypothèse selon laquelle son intervention participe à une relecture critique du passé et à une ouverture du débat mémoriel.

Dans une perspective future, il serait intéressant d'élargir ce travail à d'autres figures intellectuelles ou à d'autres formes d'expression (littérature, médias, productions artistiques) afin d'examiner comment se construit une pluralité de récits dans l'Algérie contemporaine. Ce type d'approche permettrait de mieux comprendre les enjeux actuels autour de la mémoire, de l'identité et du rapport à l'histoire.

## **Références Bibliographiques**

## **I. Ouvrages**

- Amossy, R. (2000). *\*L'argumentation dans le discours\**. Paris : Armand Colin.
- Barthes, R. (1977). *\*Leçon\**. Paris : Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (1982). *\*Ce que parler veut dire\**. Paris : Fayard.
- Chaudeau, P. & Maingueneau, D. (2002). *\*Dictionnaire d'analyse du discours\**. Paris : Seuil.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *\*La description de l'énonciation\**. Paris : Hachette.
- Maingueneau, D. (1996). *\*L'analyse du discours\**. Paris : Hachette.
- Van Dijk, T. A. (2004). *\*Discourse and Power\**. New York : Palgrave Macmillan.

## **II. Articles de revues scientifiques**

- Kerbrat-Orecchioni, C. (1999). L'énonciation : de la subjectivité dans le langage. *\*Langue française, (123)\**, 24–39. <https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6846>
- Maingueneau, D. (2006). Analyse du discours et sciences sociales. *\*Langage et société, (115)\**, 9–24. <https://doi.org/10.3917/lis.115.0009>
- Ouali, S. (2022). Le positionnement énonciatif dans les débats télévisés algériens. *\*Revue d'analyse du discours politique, 12(1)\**, 45–60.
- \*Revue Mots\**. (2021). Argumentation et affect : nouvelles pistes de recherche [Numéro spécial]. <https://www.mots.revues.org/argumentation-affect>
- \*European Journal of Cultural Studies\**. (2018). Special Issue: Memory and Postcolonialism. <https://journals.sagepub.com/toc/ejc/current>

## **III. Conférences et discours**

- Daoud, K. (2019, novembre 10). Réinventer l'universel [Conférence]. Sciences Po.
- Université de Yale. (s.d.). *\*Kamel Daoud Lecture – Department of French\**. <https://french.yale.edu/events/kamel-daoud-lecture>

## **IV. Pages et sites web institutionnels**

- Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. (2023). *\*Guide du mémoire de master\**. <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr>
- UNESCO. (2021). *\*Mémoire du monde : préserver les archives orales et audiovisuelles\**. <https://en.unesco.org/programme/mow>
- Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS). (2022, mai 15). *\*Analyse du discours : méthodes et terrain\**. <https://www.cnrs.fr/fr/actualites/analyse-discours-methodes-terrain>
- CNRTL. (s.d.). *\*Doxa\**. <https://www.cnrtl.fr/definition/doxa>

Encyclopædia Universalis. (s.d.). \*Doxa (philosophie)\*. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/doxa/>

Université de Lorraine – Hal Archives ouvertes. (2015). \*Argumentation, doxa et figures du discours\*. <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01184085>

Université de Genève – Département de français moderne. (2021). \*Analyse du discours : définitions, enjeux et méthodes\*. <https://www.unige.ch/lettres/framo/discours>

Héloïse, M. (2017, mars 23). \*L'analyse du discours en sciences humaines : notions fondamentales\*. Hypothèses.org. <https://analyse.hypotheses.org/289>

Université Laval. (2022). \*L'argumentation : ethos, logos et pathos en pratique\*. <https://www.fas.ulaval.ca>

Université Paris-Nanterre. (s.d.). \*La notion de doxa chez Amossy et Perelman\*. <https://www.parisnanterre.fr>

Projet IREM. (2014). \*Les figures de l'argumentation et la rhétorique contemporaine\*. <https://www.univ-irem.fr/argumentation-figures>

Thot Cursus. (2020). \*Comprendre les bases de l'argumentation en contexte académique\*. <https://cursus.edu/articles/argu-base>

## **V. Articles de presse en ligne**

France 24. (2022, mars 17). \*La mémoire de la guerre d'Algérie divise toujours\*. <https://www.france24.com/fr/afrique/20220317-la-memoire-de-la-guerre-d-algerie-divise-toujours>

The Conversation. (2019, octobre 10). \*Comment la mémoire de la guerre d'Algérie se transmet-elle aujourd'hui ?\* <https://theconversation.com/comment-la-memoire-de-la-guerre-dalgerie-se-transmet-elle-aujourd-hui-125678>

Libération. (2020, septembre 1). \*Réécrire l'histoire : enjeux et défis de la mémoire collective\*. [https://www.liberation.fr/planete/2020/09/01/recrire-l-histoire-enjeux-et-defis-de-la-memoire-collective\\_1793456](https://www.liberation.fr/planete/2020/09/01/recrire-l-histoire-enjeux-et-defis-de-la-memoire-collective_1793456)

## **VI. Archives, documents pédagogiques et bases de données**

Institut National de l'Audiovisuel (INA). (s.d.). \*Guerre d'Algérie : archives audiovisuelles et mémoires\*. <https://www.ina.fr/archives/recherche?q=guerre+algerie>

Ministère des Armées – Service historique de la Défense. (2022). \*Dossier pédagogique : la guerre d'Algérie (1954–1962)\*. <https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/dossier-pedagogique-guerre-algerie>

Comité d'Histoire de la Sécurité Sociale. (2020). \*La dimension sociale de la mémoire historique\*. <https://www.chss.social-sante.gouv.fr/memoire-historique>

# **Annexes**

**Transcription**

Rechercher dans la vidéo

6:57 je ne suis pas académicien donc je n'ai par l'art de la méthode j'ai celui littéraire de la digression la

7:03 littérature c'est un art de la digression on laisse les autres parler on pense par soi-même et on publie à la fin ils vous lisent peut-être donc euh

7:11 qu'est-ce que la guerre imaginaire vous savez quand vous êtes un écrivain issu de l'Algérie que vous

7:16 *inventer dans le reste du monde c'est à dire hors de la*  
Français (générés automatiquement)

Kamel Daoud, 'La Guerre imaginaire : que faire de la France en Algérie ?'

Society for French... Sabonner 313 Partager

Tout Source : Society for French St... Kamel Daoud, réinventer

<https://www.youtube.com/watch?v=4jAOpq8RwU0&t=458s>

**Transcription**

0:13 je vais les exposer je vais les lire et

0:16 on va peut-être le discuter plus

0:19 tard une religion c'est un livre qui a

0:22 bien

0:23 marché la boutade d'un ancien ami

0:26 algérois résume je pense le rêve ultime

0:30 *de tout écrivain de tout écrivain*  
Français (générés automatiquement)

ÉCRIVAIN, TITULAIRE DE LA CHAIRE  
AVEC PIERRE ASSOULINE, AURÉLIE FILIPPETTI ET LEÏLA SLIMANI  
MODÉRATION PAR COLOMBE SCHNECK, JOURNALISTE, ÉCRIVAIN, RÉALISATRICE  
Introduction : Frédéric Mion, directeur de Sciences Po  
Conclusion : Bénédicte Durand, directrice des études et de la société de Sciences Po  
#ScPoDaoud

Kamel Daoud, réinventer l'universel par la littérature

Sciences Po 63,5 k abonnés Sabonner J'aime Partager

Tout Source : Sciences Po Kamel Daoud

<https://www.youtube.com/watch?v=7fUxIlu8onk&t=78s>



<https://www.youtube.com/watch?v=oF5kWeLGRv8&t=2189s>

Schéma N°1 : clarification de concept de l'énoncé

Tableau N°1 : la conception de la doxa